

FIGARO ILLUSTRÉ



Édouard Detaille
1898.

Ayuntamiento de Madrid

L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

H.-B. HYDE, président

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 0/0, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) 1.227.000.000 Fr.

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) 261.000.000 Fr.
(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

ASSURANCES NOUVELLES RÉALISÉES EN 1897 813.000.000 Fr.

PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents) 65.000.000 Fr.

DIRECTION GÉNÉRALE FRANÇAISE :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS



« Pas pour UN JOUR, mais pour TOUJOURS »



AVANT DE FAIRE AUCUN ACHAT

En VÊTEMENTS
En CHAUSSURES
En CHAPEAUX
En LINGERIES
Pour Hommes

Demandez le Catalogue

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

HENRY
A la Pensée
5, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Gants promenade 4 boutons, 2.80; Gants vrai Saxe 5 boutons, 3.00; Gants Derby 4 boutons 3.75

GANTERIE Soignée

Gants de ville — Trousseaux de gants — Gants de soirées.

Demandez

L'ALBUM ILLUSTRÉ

Envoyé franco

Racahout Delangrenier

Uniquement composé des végétaux les plus nutritifs, agréable, léger et fortifiant, le véritable Racahout des Arabes est l'aliment par excellence des enfants, des convalescents, de toutes les personnes âgées ou délicates de l'estomac ou des intestins. VENTE en GROS : 19, rue des Sts-Pères, Paris SE MÉFIER DES IMITATIONS

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit 3 milliards 480 millions de francs

Soit UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Opérant en France depuis 1884

ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS

Banquier de la Compagnie : LE CRÉDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 »	377 »	30 ans	452 »	514 »	60 ans	94 90	84 »
35 —	347 »	414 »	35 —	460 »	528 »	70 —	134 90	118 30

Vie entière, 20 primes avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs

Mixte, 20 ans avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une vie, payables trimestriellement.

Ayuntamiento de Madrid

Seizième année

Deuxième série. — N° 96.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Mars 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.



UN ALPIN (1896), PAR ÉDOUARD DETAILLE.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.
L'ARMÉE FRANÇAISE, par M. ; un *Alpin*, par ÉDOUARD
DETAILLE.
LES LIVRES, par T. G.
ÉDOUARD DETAILLE, notice biographique, par THÉOPHILE
GAUTIER FILS.
DANS L'ATELIER DE DETAILLE, par CHASSAIGNE DE
NÉRONDE.
LA DÉFENSE NATIONALE — L'ESTHÉTIQUE DE
DETAILLE, par CHARLES LARROUMET, de l'Institut.
L'ARMÉE DU SECOND EMPIRE, par MARCEL DE BAIL-
LEHACHE.

L'ŒUVRE NAPOLEONNIENNE, par FRÉDÉRIC MASSON.

L'illustration de ces articles se compose de près de 40 repro-
ductions d'aquarelles, dessins, croquis d'Edouard Detaille,
et la plupart en couleurs.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS :

LE RENSEIGNEMENT, par ÉDOUARD DETAILLE ;
7^e CUIRASSIERS. Officier supérieur — 1807 ; par ÉDOUARD
DETAILLE.

COUVERTURE :

CHEVAU-LÉGERS LANCIERS (5^e régiment) — 1813.



28 FÉVRIER.

On s'est beaucoup amusé, pendant ce mois de février ; mais, pour
des motifs que tout le monde connaît et que je me dispenserai
d'exposer, on s'est amusé en dedans : « Madame une telle a
entr'ouvert ses salons ; — sauterie intime chez Madame de Chose ; —
une heure de musique chez la baronne de Ceci ; — courte causerie
sur les précurseurs du symbolisme au XVIII^e siècle, par le spirituel
conférencier Victor Du Froment, chez Madame de Cela ». Telles sont
les formules que l'on retrouve à chaque ligne de la rubrique « Mon-
danités » dans les journaux élégants.

J'aime assez ces façons discrètes : elles présentent au moins cet
avantage de ne choquer ni de gêner ceux qui n'ont pas les moyens de
se divertir ou qui n'en ont pas le goût. L'étalage trop bruyant des
joies des heureux de ce monde prend souvent les allures d'un déli
aux douleurs des misérables ou d'une critique à l'adresse des gens
tristes.

La mode s'établit, pour les petits bals, d'insérer sur l'invitation la
mention suivante : « de neuf heures à minuit ». Assurément, le ren-
dez-vous n'est pas rigoureusement observé, ces dames et ces demois-
elles n'ayant pas coutume de s'astreindre à une exactitude militaire ;
elles arrivent vers dix heures et demie ; on a fini à une heure et demie
et l'on peut, sans trop de fatigue, recommencer le lendemain. Puisse
cette innovation nous débarrasser du puéril et interminable cotillon,
terreur des pères et des vieux messieurs qui ne dansent plus !

On a donné également beaucoup de dîners : c'est le mode de
réunions mondaines le plus agréable, en ce qu'il établit tout de suite
l'intimité entre les convives, provoque la conversation et permet aussi
à une maîtresse de maison de déployer le luxe chatoyant des chemins
de table brodés de soie, des verreries ciselées, des fleurs rares semées
sur la nappe et des fruits exotiques, car ceux-là, aujourd'hui, sont
seuls à la mode, si bien que, dernièrement, me trouvant place entre
deux voisines maussades, et réduit à la contemplation des objets qui
garnissaient la table, j'ai éprouvé comme une joie patriotique en
reconnaissant une simple pomme française, un peu fripée, mais
faisant néanmoins bonne figure, parmi les bananes, les mangues, les
avocats tropicaux, les letchis japonais et les raisins belges.

Le high-life parisien n'est pas encore au complet ; s'il est vrai que
les mœurs fassent les lois, la décentralisation du plaisir nous prépare
la décentralisation administrative, souhaitée depuis quarante ans par
les administrés et repoussée avec une énergie sournoise par les adminis-
trants. Beaucoup de mondains se trouvent encore en province, et
nombre de châteaux sont restés ouverts : on voisine, on chasse, on
danse, on flirte, on joue la comédie ; dans les installations de cam-
pagne, qui se sont singulièrement améliorées, pour peu que la prop-
riété possède un cours d'eau, les ingénieurs ont bientôt fait de vous
établir l'électricité. Les automobiles, les bicyclettes, le téléphone de la
ville prochaine qui vous met en contact avec vos amis de Paris ; les
colis postaux qui, entre le soir et le matin, vous apportent les trian-
dises et les modes les plus fraîches, n'est-ce pas un complet outillage
qui vous permet de jouir de la large vie de la campagne et d'y conqué-
rir la santé du corps et le calme de l'esprit ?

C'est, dans la Touraine, le Poitou, dans le joyeux et remuant Sud-
Ouest, depuis Bordeaux jusqu'aux Pyrénées, un très actif et très
amusant va-et-vient d'indigènes, sans compter les innombrables tou-
ristes. Même mouvement dans le Sud-Est, plus bruyant encore et plus
en dehors, sur cette côte d'Azur où le plaisir semble l'unique but de
l'existence, où l'argent n'a plus de valeur, où tous les dialectes se
confondent en une même allégresse, où toutes les classes se mêlent en
une même joie de vivre.

Tout ce monde ne reviendra guère à Paris qu'après Pâques, plus
tard même — du moins en ce qui concerne les Français, — car les

élections législatives, fixées au 8 mai — que les ballottages prolon-
geront jusqu'au 22 — retiendront dans leurs terres beaucoup de pro-
priétaires qui ont le bon esprit de ne pas se désintéresser des affaires
publiques.

Mais soyez certains que la « season » de Paris n'en sera que plus
brillante et que cette année le Grand-Prix ne donnera pas le signal du
départ.

Les manifestations extérieures du Carnaval ont été négatives, et le
calendrier seul nous a averti des échéances des dimanche, lundi et
mardi gras. Sans doute les désagréments météorologiques ont contri-
bué à attrister cette période en l'arrosant de pluie, en l'inondant de
boue et en l'arrosant de neige fondante. Les déesses et les amours,
mieux renseignés qu'autrefois sur les règles de l'hygiène, n'ont pas
voulu risquer la fluxion de poitrine en exhibant leurs charmes du haut
des chars dorés.

On nous assure que l'on se rattrapera à la Mi-Carême ; déjà les or-
ganisateurs de cavalcades sont à l'œuvre : étudiants et blanchisseuses
tiennent des conciliabules très graves ; il serait désirable qu'ils aient
recours aux lumières et à l'expérience de leurs confrères des Quat'-
z-arts et qu'ils tentent de réaliser le projet d'Arsène Alexandre, qui rêve
une reconstitution de la joie publique, de la « rigolade » à travers les
âges. Souhaitons que le beau temps favorise cette Mi-Carême.

Cela chauffe, sous la coupole de l'Institut ! Le 10 mars, à l'Acadé-
mie française, le public intellectuel qui se presse — littéralement —
aux grandes séances, assistera à la sensationnelle réception de M. Al-
bert de Mun, successeur de M. Jules Simon. Celui qui fut naguère le
fougueux apôtre du socialisme catholique remplace le doux pontife
du socialisme deiste. Jules Simon, en vieillissant, s'était beaucoup
calmé ; M. de Mun, plus avisé que son prédécesseur, n'a pas attendu
si longtemps pour s'assagir et pour mettre à ses véhémences la sour-
dine agréable au public d'aujourd'hui, qui demande à ne pas être
trop remué. M. d'Haussonville, encore tout embelli de son excel-
lent discours en réponse à Albert Vandal, recevra M. de Mun.

Comment ces deux hommes, si différents de race, de tempérament
et d'opinions, s'y prendront-ils pour échanger, pendant deux heures,
des compliments et des éloges, soit à leur adresse réciproque, soit à
celle du regretté défunt ? C'est là un problème palpitant. Il est vrai
que l'éloquence académique possède tout un arsenal de souplesses
exquises, un art des réticences, une adresse merveilleuse pour en-
rober sous une enveloppe douceuse les pilules les plus amères. Et
l'on comprend l'intérêt que portent à ces tournois les lettrés, curieux
de beaux discours.

Recevoir des collègues est une aimable et intéressante besogne :
bien plus pénible est celle de les élire. La succession d'Henri Meilhac
va donner lieu à de terribles compétitions : trois lettrés, trois auteurs
dramatiques, doués tous les trois, à des degrés différents, d'un tempé-
rament combatif, ont posé officiellement leur candidature : Henri
Becque, l'auteur des *Corbeaux* ; Paul Hervieu, qui a tenu et tient
encore la scène de la Comédie-Française avec *Les Tenailles* et *Les
Droits de l'Homme* ; Henri Lavedan, dilettante du paradoxe, tout
rayonnant de son double succès d'auteur vertueux de la *Catherine* de
la Comédie-Française, et de peintre ironique d'une société faisandée
dont se divertit fort le public des Variétés en écoutant le *Nouveau Jeu*.

Chacun des concurrents entre en campagne avec des forces, des
alliances et des sympathies diverses. Les salons littéraires où s'éla-
borent d'habitude, en de discrets conciliabules, les élections acadé-
miques, se sentent troublés par cette poussée de jeunes, confiants en

eux-mêmes, marchant à la conquête d'honneurs prématurés qui furent refusés à des lettrés plus âgés et plus grands qu'eux.

L'élection du mois de mai sera certainement mouvementée : souhaitons pour ces trois concurrents qu'il ne survienne pas un quatrième... larron.

✱

Toutes ces compétitions eussent été certainement évitées si le pauvre Ferdinand Fabre n'avait pas eu la faiblesse de se laisser mourir. Maintes fois, sa candidature fut écartée, pour faire place à des personnalités plus remuantes, dont l'éclat semblait devoir rehausser celui de « la noble Compagnie » : sous prétexte qu'il habitait dans un coin de l'Institut, on disait, avec bonhomie... « le père Fabre, eh ! il en sera de l'Académie, il en est déjà ! » Et il n'en a pas été, le pauvre et honnête Ferdinand Fabre. Cela n'empêchera pas que son œuvre ne subsiste : comme Chateaubriand, comme Bernardin de Saint-Pierre, comme J.-J. Rousseau, il fut un amant de la nature, et la nature donne l'immortalité à ceux qui l'ont célébrée. S'il n'a ni connu, ni dépeint les « roseries » d'une société inquiète qui cherche son équilibre, il a raconté l'honnêteté, les joies, les douleurs, les perplexités des âmes rustiques ; ses rudes tableaux des Cévennes, ses profils émaciés de pauvres prêtres, ses minces silhouettes de frères vierges paysannes sont inimitables.

✱

Henri Lafontaine qui collabora au *Figaro Illustré* est mort à Versailles, où il s'était retiré, pour vivre d'une douce vie avec cette grande artiste que fut Victoria Lafontaine. En l'épousant elle avait quitté définitivement le théâtre. Lui, avait continué, d'une façon intermittente : sa fougue, son amour du métier ne lui permettaient pas la somnolence de la retraite. Originaire de Bordeaux, il était toujours resté cadet de Gascogne, descendant de d'Artagnan, amoureux des gestes larges, des phrases sonores, et possédé de ce besoin de persuasion et d'approbation qui caractérise les méridionaux. Comme Tailade, mort aussi et presque en même temps que lui, Lafontaine était un successeur de Frédéric Lemaître, un des plus grands acteurs dramatiques de ce siècle. Je crains bien que ces hautes traditions soient perdues : les acteurs qui se donnent tout entier, qui mettent dans un rôle toute leur âme, toute leur passion, tout le souffle de leur poitrine, tous les muscles de leurs membres, sont bien rares : aujourd'hui, l'on « joue en dedans » ; c'est plus chic et moins fatigant.

LUTÉCIUS.

L'ARMÉE FRANÇAISE



Œuvre considérable d'Édouard Detaille, dont nous donnons plus loin une énumération abrégée n'est pas tout entière dans les musées, dans les monuments publics, dans les palais des souverains ou dans les demeures des riches amateurs de la France et de l'étranger.

Une grande part du merveilleux talent de l'artiste, que nos collaborateurs apprécient et commentent à des points de vue divers dans les pages suivantes, une grande part de ce talent a été consacrée pendant plus de cinq ans — de 1883 à 1888 — à l'exécution de ce véritable monument militaire qui s'intitule *L'Armée Française*.

Pendant cette période, Detaille n'a pas exécuté et terminé, pour *L'Armée Française* moins de trois cent quarante dessins, dont soixante grandes aquarelles reproduites en fac-simile. Même si l'on connaît l'impérieux besoin d'exactitude qui obsède le maître, on a peine à se rendre compte de la somme énorme de travail que représente cette production. Que de séances de modèles, que de croquis pris et repris, que de recherches dans les mu-



sées, chez les brocanteurs, chez les collectionneurs ! Chaque dessin a certainement été refait deux ou trois fois avant d'atteindre la forme définitive qui devait satisfaire l'artiste.

Puis sont venues les difficultés de l'exécution matérielle, les soins méticuleux du tirage typographique et de l'impression en taille-douce en couleurs. Detaille voulait atteindre la perfection et ses éditeurs, MM. Boussod et Valadon lui en ont donné les moyens.

La grande édition de *L'Armée Française*, véritable monument militaire, est depuis longtemps épuisée et les exemplaires sont presque tous restés entre les mains des premiers souscripteurs. Nous plaçons ici quelques reproductions réduites de ces illustrations, insuffisantes assurément, pour donner une idée de l'œuvre, mais elle la rappelleront, ce qui était nécessaire dans un fascicule consacré en entier à notre peintre national.

L'Alpin, si fièrement campé, qui remplit notre première page, ne figure pas dans *L'Armée Française* ; nos lecteurs nous sauront gré de leur présenter cette œuvre, qui symbolise admirablement l'énergie et l'abnégation de cette belle troupe. M.

Les Livres

Dans l'introduction de son livre *Le duc d'Aumale*, M. Ernest Dau-det reconnaît implicitement que son œuvre est un panégyrique plutôt qu'une biographie critique de ce prince. Mais les sentiments de dévouement que l'auteur professait à l'égard du duc d'Aumale ne l'ont pas détourné des procédés de documentation qui donnent tant d'autorité à ses travaux, et l'on trouve dans ce livre quantité de curieux épisodes, de tableaux saisissants et de situations dramatiques. Deux beaux portraits du duc d'Aumale, l'un le représentant au temps de sa jeunesse, l'autre datant de 1896 complètent ce volume édité par la maison Plon et Nourrit.

Cette belle œuvre : « *Le Journal du maréchal de Castellane* » vient d'être complétée par *Les Campagnes d'Afrique*, contenant les lettres adressées au maréchal pendant la période 1833-1848. C'est, en réalité, un appendice aux cinq volumes du « Journal », et je m'étonne que l'éditeur en ait fait une œuvre préparée au lieu de la placer à la suite des cinq volumes. Ces lettres complètent admirablement l'œuvre historique du maréchal de Castellane : au dévouement respectueux que lui témoignent tous ces héros aux débuts de leur carrière : — Bosquet, Canrobert, Forey, Changarnier, Lamoricière, — on juge du prestige militaire du vieux maréchal et aussi de l'affection filiale qu'il leur inspirait.

Est-elle fortuite ou voulue l'allitération qui donne à ce titre : *Le Désastre*, de Paul et Victor Margueritte, le même aspect et la même cadence qu'à « *La Débâcle* », d'Emile Zola ?

Les auteurs du *Désastre* ont voulu remettre à son vrai point le drame à la fois militaire, politique et psychologique qui s'est déroulé entre le jour de la déclaration de guerre, en août 1870, et celui de la capitulation de Metz. Ils étaient trop jeunes alors pour en comprendre toute la complexité et pour mesurer la profondeur de l'abîme, mais les impressions d'enfance s'éclaircissent plus tard à la lumière de l'expérience, quand vient la maturité ; d'autre part, Paul et Victor Margueritte ont pu recueillir des souvenirs précis parmi les anciens



compagnons d'armes de leur père, et c'est là une documentation qui vaut bien celle de l'impeccable auteur de « La Débâcle ».

Le *Désastre* représente une somme considérable de travail : on y trouve par centaines de brillants tableaux de la Cour, à Saint-Cloud, auxquels succèdent des croquis de bataille, de sombres esquisses de carnage, des portraits d'officiers, des silhouettes de soldats.

Et la conclusion du livre ? me demanderez-vous. La conclusion, c'est qu'une admirable armée, capable des plus hauts sacrifices et des plus audacieuses entreprises a été perdue, anéantie, déshonorée par la faiblesse, l'impéritie, la jalousie réciproque de ses chefs et par la trahison de l'un d'eux. Ah ! Paul et Victor Marguerite ne sont pas tendres pour Bazaine !

Vient de paraître chez l'éditeur Fasquelle, en un volume de la bibliothèque Charpentier, *Paris*, par Emile Zola, le dernier roman de la trilogie : *Les trois Villes*, qui comprenait déjà *Lourdes* et *Rome*. C'est une étude humaine et sociale de la grande ville, dans le cadre dramatique d'une poignante histoire d'hier et d'aujourd'hui où s'agitent tous les mondes. C'est Paris, tel que le voit Zola — qui n'est pas de Paris.

Pierre Veber n'a pas écrit *L'Aventure* pour les jeunes personnes, ni même pour les nouvelles mariées. C'est cependant un livre très moral : les maris sagaces pourrout en faciliter la lecture à leurs femmes lorsque, après quelques années de mariage, ils les verront envahies par la lassitude qu'engendre la monotonie du ménage honnête ; elles y apprendront ce qu'il en coûte de se lancer, par désœuvrement, à la recherche de l'inconnu. Je m'empresse d'informer le lecteur que la très gentille héroïne de Pierre Veber se tire d'affaire sans que sa vertu en soit entamée. Mais que d'émotions, que de terreurs, ma chère ! Simonis-Empis a édité ce volume, dont la couverture est rehaussée d'un dessin de Jean Veber.

Depuis huit ou dix ans, la bicyclette a pris dans notre vie sociale une place considérable : elle a modifié et transformé maintes coutumes — et maints costumes — elle en a même créé de nouvelles. Il est cependant à noter que nul romancier n'ait songé à utiliser ce

« facteur » de l'existence moderne pour en tirer quelque gros effet nouveau. Cela tendrait à prouver que l'imagination de nos conteurs borne le plus souvent ses efforts à offrir à leurs lecteurs, après les avoir habilement travesties, les mêmes sempiternelles histoires, puisées dans le fonds commun, dans le « folklore » de la littérature romancière. Il faut donc féliciter M. Maurice Leblanc d'avoir, dans son volume intitulé : *Voici des Ailes* ! donné à la bicyclette un rôle personnel et prépondérant ; elle domine l'œuvre et y remplace la fatalité antique, bien usée, bien « vieux jeu » : elle entraîne les personnages vers un dénouement peu moral, mais très humain. M. Maurice Leblanc ne se formalisera pas si nous disons qu'une partie du succès de *Voici des Ailes* ! sera due aux exquises illustrations de Métivet ; leur fantaisie très subtile, leur poésie très moderne, donnent précisément des ailes à ce roman et leur grâce atténue parfois le réalisme un peu brutal de certaines situations.

Aux « diseurs » de salon je recommanderai un aimable et spirituel recueil de monologues et de saynètes, plein de traits et assaisonné de fine satire que vient de publier un homme du vrai monde, M. le comte de Th... ; cela peut se dire partout et faire rire tout le monde sans que les jeunes femmes soient obligées de se cacher derrière leur éventail et sans qu'il soit besoin de faire sortir les jeunes filles. Cette plaquette éditée par Leullier, fait honneur à la typographie de Monnoyer, du Mans qui l'a imprimée.

On pourrait intituler la crème du Tout-Paris, les deux élégants et mignons carnets que La Fare, l'éditeur du *Tout-Paris* offre au monde élégant. L'un, le *Carnet des abonnés de l'Opéra et du Théâtre Français*, donne les noms de ces privilégiés, avec le numéro des loges ou des stalles qu'ils occupent, suivant leur série. L'autre, qui est comme le guide à travers les visites, donne les jours de réception et les adresses de toutes les femmes qui sont « du monde ». Ce dernier carnet est du prix de 6 francs ; le premier coûte 5 francs, chez La Fare, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

T. G.

L'ÉLÉGANCE

CHEZ

LES ÉTRANGÈRES

On parle toujours de la Parisienne comme modèle de l'élégance. On n'a pas tort. Mais il nous paraît intéressant de passer en revue, dans une série de courtes études, les prototypes mondains de chaque pays.

Nous commençons aujourd'hui par la Russe — que plus que jamais on a le droit d'appeler « la Française du Nord ».

La Russe a généralement les cheveux châtains et excessivement fins. Elle les soigne d'une façon toute particulière. En aucun pays on n'apprécie mieux l'antiseptique et les lotions. Elle se teint très rarement et a même une juste appréhension de la teinture, qu'elle considère comme une malsaine et inutile tricherie. Elle orne volontiers, par contre, sa belle chevelure d'épingles et de peignes de fine écaille. Le peigne simple et sans ornement.

Comme chapeau, elle n'adopte et ne porte que les formes françaises, avec une petite pointe d'excentricité en plus. En raison du froid, presque toujours, la voilette.

Elle a le plus grand soin de son teint, qui est très beau ; aussi elle n'emploie qu'avec une extrême prudence les produits de toilette et recherche ceux des premières



LA RUSSE



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures
Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 04 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45 et 11 h. du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 07 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 08 du matin, 1 h. 08 et 6 h. 46 du soir.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

FÊTES DE PAQUES A MADRID

A l'occasion des Cérémonies de la Semaine Sainte et des Fêtes de Pâques, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec les Compagnies du Midi de la France et du

maisons de Paris. Par le même sentiment, elle évite autant que possible les fards ou ne s'en sert qu'avec une extrême prudence.

Pour ses yeux bleu sombre, elle croit inutile l'accentuation due au maquillage. Leur éclat suffit.

Les lèvres très sensuelles et colorées avec du carmin, s'entr'ouvrent volontiers pour découvrir des dents en général jolies, petites et très bien soignées. Elle est aussi difficile pour les dentifrices que pour les parfums.

Les mains sont très effilées et soignées à la Pâte souveraine. Aussi les gante-t-elle toujours sur mesure, de façon à ne leur rien faire perdre de leur beauté.

Comme costume, vu le climat, aime beaucoup le genre tailleur avec beaucoup de fourrures. C'est, du reste, indiqué.

Ne s'embarrasse jamais d'un éventail, mais porte beaucoup de bijoux spéciaux et religieux, réunissant des emblèmes, des fétiches, de gros cabochons en forme de croix, etc.

A adopté pour parfum favori l'Essence Orkidée Impériale, faite spécialement pour le Czar.

Comme soins de toilette, prend des bains avec son parfumé. N'accorde que très difficilement sa confiance aux fournisseurs, mais la conserve sans restriction quand elle est satisfaite.

Signes particuliers : libre d'allures, vit beaucoup à l'hôtel, raffole de Paris, s'en informe souvent et y ferait volontiers un voyage chaque semaine pour y acheter un bibelot et y passer quelques heures.

LENTHÉRIC.

LENTHÉRIC, Parfumeur

245, Rue Saint-Honoré, PARIS

Nord de l'Espagne, délivrera, du 30 mars au 9 avril 1898, au départ des gares de Paris, Orléans, Le Mans, Tours, Poitiers, Saincaize, Bourges, Châteauroux, Moulins (Allier), Gannat, Montluçon, Limoges et Clermont-Ferrand, des billets aller et retour de 1^{re} classe pour Madrid, au prix réduit et uniforme de 200 fr., avec faculté d'arrêt : en France, à Bordeaux, à Bayonne et à Hendaye ; et, en Espagne, à tous les points du parcours.

Ces billets seront valables pendant 20 jours, à partir du jour du départ, et donneront aux voyageurs la faculté de prendre les trains de luxe Sud-Express, à la condition de payer, en outre du prix ci-dessus, le supplément complet, c'est-à-dire 50 0/0 du prix des billets à plein tarif.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 1 et le 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ETRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et C^{ie}, Asnières.

ÉDOUARD DETAILLE



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Bousod, Manzi, Joyant & Co.

7^{me} CUIRASSIERS

Officier supérieur. — Tenue de campagne

(1807)



ÉDOUARD DETAILLE

Vous le connaissez tous, vous surtout, lecteur du *Figaro Illustré* amis des arts, habitués du Salon, acheteurs de livres luxueusement illustrés et de riches aquarelles.

Chaque jour vous le voyez, descendant son boulevard Malesherbes, rapide, avec cette démarche élastique et bien rythmée qui caractérise le parfait équilibre du corps et de l'esprit, l'absence complète d'infirmités physiques et morales : toujours très correct mais sans affectation, vêtu non pas comme *on* doit l'être, mais plutôt comme *il* doit l'être, c'est-à-dire en parfaite harmonie avec son tempérament, avec l'impression qu'il a de lui-même et celle qu'il veut donner aux autres.

Detaille ne peut cacher son âge, que les Vapereau, nous disent beaucoup plus exactement que ne l'indique son aspect, svelte et juvénile : le bedonnage de la maturité ne l'a pas alourdi ; la charge pesante de la cinquantaine n'a pas voûté ses épaules. Le visage est fin, sans empâtements, sans ces tristes rides que creusent les soucis ; le nez mince, bien proportionné et d'un heureux profil ; la bouche est gaie et ne demande qu'à sourire sous la moustache soigneusement accommodée. Le menton rasé permet de saisir l'ensemble du visage.

Mais ce qui complète et singularise la physionomie de Édouard Detaille ce sont ses yeux, des yeux d'un bleu limpide à la fois très francs et très chercheurs, qui semblent travailler toujours — n'est-ce pas leur métier de regarder et d'emmagasiner des impressions pour alimenter leur maître ; — et, dans la foule de la rue ou dans la cohue des réceptions mondaines, ces yeux, bien

qu'ils s'adoucissent par une caressante obliquité des paupières, se distinguent parmi la veulerie, le vague, l'irrésolu, la duplicité des autres regards. C'est ce bon et beau regard direct, que les officiers s'efforcent d'inculquer tout d'abord aux recrues et qui doit « appuyer » le salut militaire.

Est-ce à cette harmonie, à cette sorte d'allégresse physique et d'imperturbable santé qu'Édouard Detaille doit d'avoir été, dès le début de sa carrière et jusqu'aux jours présents, un homme heureux ; ou bien est-ce son bonheur qui l'a maintenu dans ce bel état ? C'est là un sujet de controverse sur lequel

peuvent s'exercer les psychologues et les psychographes. Pour quiconque a l'âme bien placée, c'est un motif de satisfaction, et non de jalousie, que de voir un artiste de haute valeur apprécié et récompensé selon ses mérites : le cas est assez rare pour qu'on y applaudisse.

Detaille n'est originaire d'aucun de ces Midi, Gascogne, Languedoc ou Provence qui, traditionnellement, fournissent à la France ses grands artistes. Né tout simplement à Paris, le 5 octobre 1848, il n'y arriva pas en sabots, ce qui est, à en croire maintes légendes un excellent moyen de parvenir ; on peut

même dire que, dès sa naissance, il avait les moyens d'être bien chaussé, étant le fils d'un architecte possédant une belle clientèle.

M. Detaille père avait toujours vécu dans les milieux artistiques ; il était l'ami d'Horace Vernet ; il dessinait lui-même et pratiquait la lithographie. Rien de surprenant que, par atavisme



PROJET DE COIFFURE POUR LA CAVALERIE LÉGÈRE — SAINT-GERMAIN, 1874.

aussi bien que grâce à l'atmosphère intellectuelle d'une maison hospitalière à l'art, le petit Detaille devint artiste lui-même, sans effort, sans même s'en douter. Et, déjà heureux dès l'en-

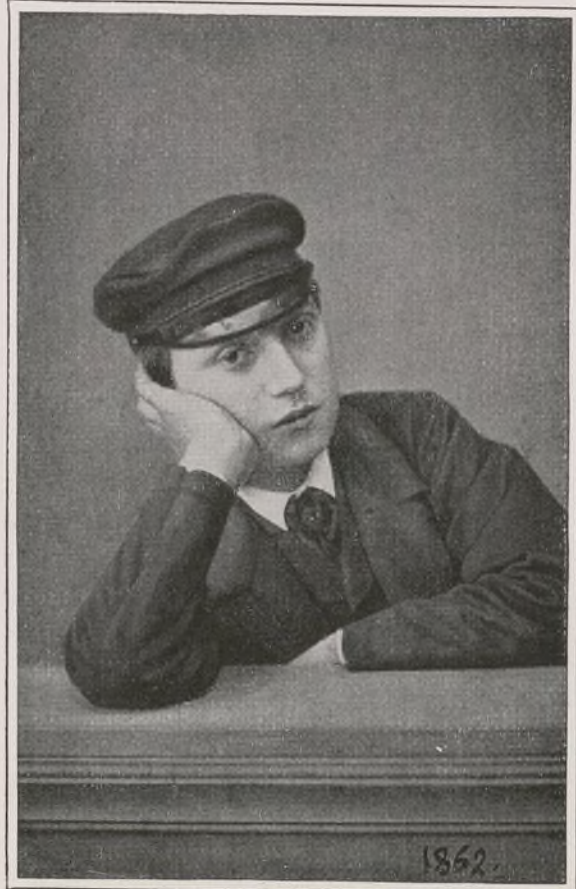


(1850)

fance, il eut cette chance que ses parents ne rêvassent pour lui ni le droit, ni la médecine, ni Polytechnique, ni l'enregistrement. On encouragea ses goûts. Il fit néanmoins d'excellentes études au lycée Bonaparte, — le Condorcet d'aujourd'hui, — et si les marges de ses cahiers s'enjolivaient de croquis et de caricatures, ses devoirs n'en étaient pas moins correctement faits et lui valaient plus d'un prix.

Une fois passé le baccalauréat, le jeune Detaille, trop sensé déjà pour s'imaginer que le don et la facilité peuvent dispenser d'apprendre, se chercha un maître. Il songea à Cabanel; c'est vers Meisson-

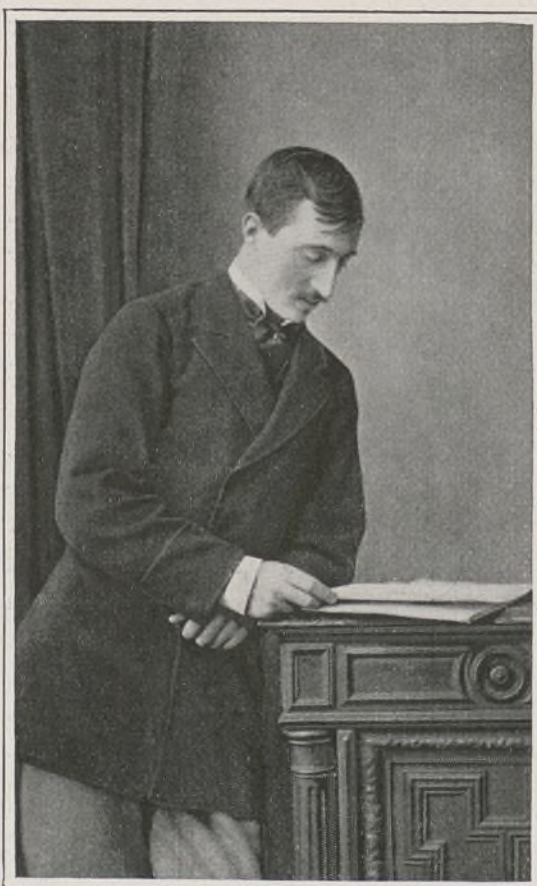
nier qu'un ami de la famille, connaisseur avisé, le dirigea. Le peintre de 1807, qui n'était pas toujours aimable et affectait volontiers le genre bourru du « père Ingres », fit cependant bon accueil au jeune artiste. C'était encore du bonheur pour Detaille : c'était même le bonheur pour toute sa vie, car il apprit, auprès de Meissonnier, la sévère discipline de l'art, l'horreur de l'a peu près, du bâclé et du « chic », l'amour de la vérité et la science du détail, si rebutante au début pour les jeunes gens, car leur fougue s'accommode mal des œuvres de patience. Au bout de trois ans, grâce aux leçons du



(1862)

maître, grâce surtout à sa merveilleuse organisation artistique, Detaille, à peine âgé de vingt ans, était ce que j'appellerai « un artiste complet » ; sa *Halte de tambours*, du Salon de 1868,

dénote un peintre en pleine possession de ses moyens. Dès ce moment, le nom et le talent d'Édouard Detaille s'imposent au public et à la critique : l'un et l'autre lui sont restés fidèles depuis bientôt trente ans, et l'on peut dire que sa popularité égale, si elle ne la dépasse pas, celle dont a joui Horace Vernet pendant un demi-siècle. Les photographies qui encadrent cette notice



(1871)

donnent l'iconographie complète d'Édouard Detaille, depuis 1850 jusqu'à l'époque actuelle. Les légendes placées au-dessous de

chaque reproduction nous dispensent d'en donner l'explication.

Je terminerai en rappelant les états de service du peintre Édouard Detaille; on n'en saurait trouver de plus brillants et de plus rapidement conquis : médaillé en 1869 et en 1870; médaille de seconde classe en 1873; décoré de la Légion d'honneur en 1873 (l'année de *En Retraite*); promu officier en 1881 (l'année de *La distribution des drapeaux*); médaille d'Honneur, en 1888 (l'année du *Rêve*); Grand Prix, à l'Exposition de 1889 et enfin, membre de l'Institut, section des Beaux-Arts, en 1892.

Detaille a été président de la Société des Artistes Français, en 1895, 1896 et 1897. Il avait succédé à Bonnat.

THEOPHILE GAUTIER FILS.

Nous donnons ici l'énumération des principaux tableaux et aquarelles d'Édouard Detaille; elle constitue le plus bel éloge du peintre, car elle le montre marquant chaque année de sa carrière déjà longue par quelque œuvre dont le titre devient vite populaire et se fixe dans la mémoire du public.

Intérieur de l'atelier de Meissonnier (Peinture), 1867.

Halte de tambours (P). — Cuirassiers de la Garde ferrant leurs chevaux sur la route d'Antibes (P), 1868.

Le repas pendant la manœuvre, camp de Saint-Maur (P), 1869.

Charges de Gardes d'honneur contre les Cosaques, en 1814 (P). — Le moulin de Bagatelle, à Longchamps (Aquarelle), 1870.

Champigny (A). — Un coup de mitrailleuse (A), 1871.

Grenadier de la Garde; Artillerie à pied; Artillerie; Dragon, quatre panneaux (P). — Portrait du prince Auguste d'Arenberg (P). — Les vainqueurs (P), 1872.

Vedette perdue (A). — En retraite (P). — Portrait de M. Rambeaux (P), 1873.

Charge du 9^e cuirassiers à Morsbronn (P).

Une rue de Montmartre, arrivée des troupes régulières en 1871 (P), 1874.

Portrait du colonel Corot (A). — Combat dans un hangar crénelé (P). — Le régiment qui passe (P), 1875.

Le barbier au bivouac (P). — L'Interrogatoire des prisonniers (A). — En reconnaissance (P), 1876.

Portrait du commandant Brissaud (A). — Souvenirs des grandes manœuvres (P). — Observatoire

dans un moulin (P). — L'Alerte (P). — Salut aux blessés (P). — L'Arrivée à l'étape (P), 1877.

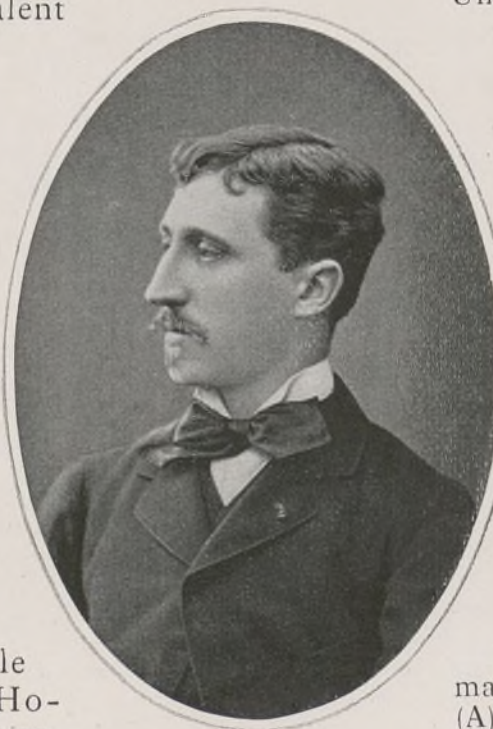
Bonaparte en Egypte (P). — Les attachés militaires aux grandes manœuvres (P). — Le maréchal Canrobert et le général Lebrun aux



(1859)



(1867)



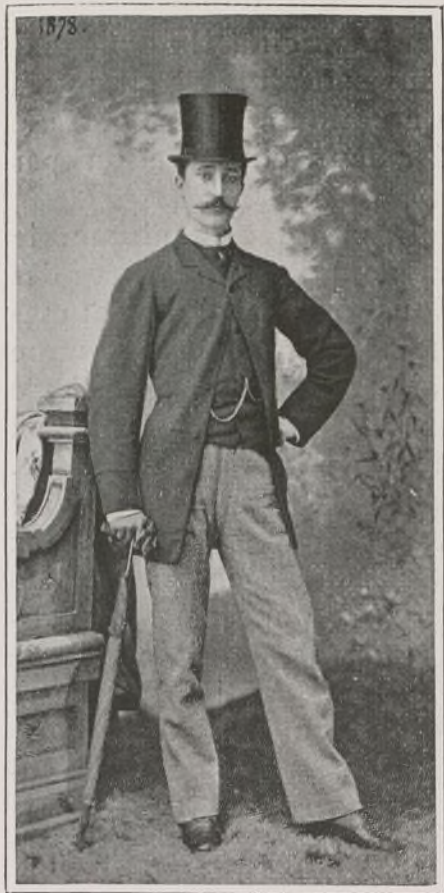
(1874)



(1871)

manœuvres du 3^e corps (A). — L'Inauguration de l'Opéra, dessin, 1878.

La division Faron à Champigny (P). — La Tour de Londres (P). — Scots Guards retour de l'exercice (P). — Life Guards aux manœuvres d'Aldershot (P). — Piper du 42^e highlanders (P), 1879.



(1878)

L'Attaque d'un convoi (P). — Bizerte (A). — Halte de la brigade Vincendon, Tunisie (A). — Son ancien régiment (P), 1881.

Panorama de la bataille de Champigny (P), 1882.

Panorama de la bataille de Rezonville (P). — Combat dans les rues de Sfax (P). — Portrait du major autrichien De Walzel (A), 1883.

Les Cosaques de la Garde de l'Attaman (A). — Les Chanteurs du régiment des Chevaliers-Gardes (A). — Charge sous bois des lanciers de la Garde russe (A). — Officier des Cosaques de l'Oural (A). — Les Chasseurs de la Garde (A). — Cosaque de l'escorte particulière (A). — Sous-officiers russes (A). — Le front de bandière du camp de Krasnoï-Sélo (A). — Le bataille de Rezonville (P), 1884.

L'Armée française, deux volumes in-folio, avec 350 estampes en noir et 60 planches en photographie fac-similé en couleurs (Boussod, Valadon et Cie), 1884-1889.

Une batterie au Tonkin (A). — Le 4^e Hussards en reconnaissance (P). — Le Réve (P) (au musée du Luxembourg), 1888.

Le retour au cantonnement des Cosaques de l'Attaman (P). — La danse au camp des Tirailleurs de la Famille impériale russe (P). — Bonaparte en Italie, (P), 1889.

Charge des Cuirassiers de la Garde à Rezonville (A). — Portrait du prince Louis-Napoléon en lieutenant-colonel des dragons de Nijni-Novgorod (A). — Portrait de Gustave Larroumet (A), 1890.

Officiers du 7^e Cuirassiers (A). — Le 1^{er} Hussards en tirailleurs (P). — Vive l'Empereur! (P) (musée de Sidney). — Portrait du général Appert (A), 1891.

Tête de colonne du 1^{er} Voltigeurs de la Garde (P). — A l'Armée des côtes de l'Océan (P). — Reconnaissance sous bois (P). — Etat-

major d'une division de grosse cavalerie (P). — Sortie de la garnison de Huningue (P) (musée du Luxembourg), 1892.

Sur la Grève (A). — Au bord du Niémen (A). — Régiment de Dragons franchissant la frontière (A). La prise de l'Etendard (A). — Haut les têtes! Le colonel Lepic à Eylau (P) (au musée du château de Chantilly). — L'Empereur au bivouac (P), 1893.

Les Victimes du Devoir (P) (appartient à l'Etat). — Le départ du cantonnement (P). — L'Etat-major d'une brigade de Cuirassiers (A). — L'Arrivée au gîte (A). — Napoléon 1^{er} (P), 1894.

Le prince de Galles et le duc de Connaught au camp d'Aldershot (P) (château de Windsor). — Le Billet de logement (P). — L'Estafette (P). — Revue à Longchamps en 1867 (P), 1895.

La Revue de Châlons (A) (appartient à S. M. l'Empereur de Russie), 1896.

Les Funérailles de Pasteur (P) (appartient à l'Etat). — Portrait du capitaine Carnot (A). — L'Etendard du 1^{er} Chasseurs d'Afrique (A), 1897.

Cette nomenclature ne comprend pas les innombrables aquarelles, tableaux de petite dimension, portraits, études, exécutés depuis 1867 jusqu'à aujourd'hui, les unes acquises par des particuliers, les autres dédiées à des amis ou données à des œuvres de bienfaisance, auxquelles Detaille refuse bien rarement son concours.



(1898)

Dans l'Atelier d'Edouard Detaille

Si l'on laisse libre carrière à son imagination pour la composition de ses œuvres qui n'ont pas un caractère historique, Edouard Detaille est trop consciencieux, trop soucieux de l'exactitude pour peindre un détail de costume, une giberne, un hausse-col, un shako qui ne soit rigoureusement authentique. Et Dieu sait si l'ordonnance a changé souvent depuis un siècle!

Actuellement, tous nos régiments de la même arme sont costumés de même, et ne se différencient que par un chiffre en drap au col et sur le képi; on a peine à s'imaginer qu'il fut un temps où chaque régiment se distinguait par des différences au col, aux revers, aux parements, aux basques, sans parler des armes comme les hussards, où, avec les numéros, les couleurs changeaient complètement.



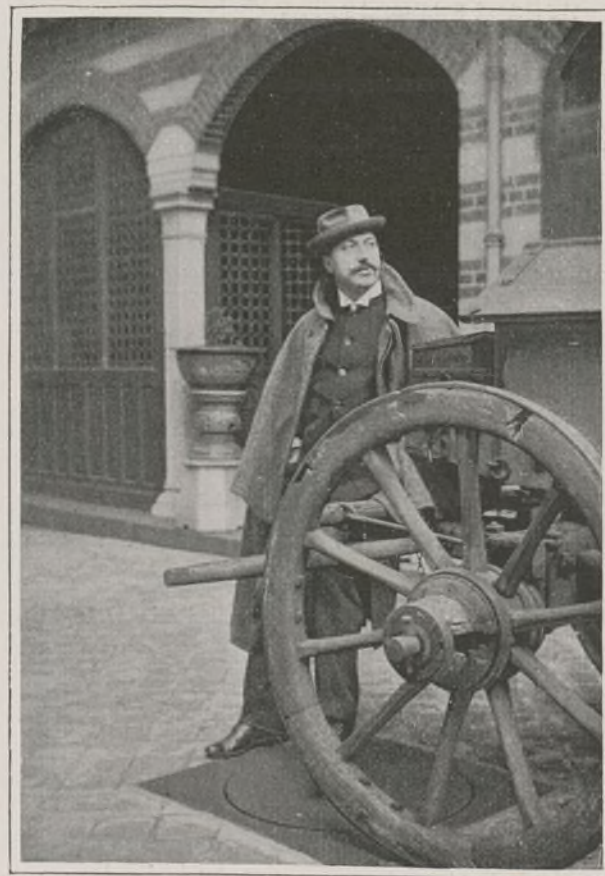
Or il n'y a pas seulement chez lui des uniformes français; les armées européennes y sont également représentées. Aussi dès le premier jour où j'ai eu le plaisir de pénétrer dans l'atelier du maître, la conversation étant tombée sur cette question de la documentation, il me fit part de l'angoisse qu'il éprouve à se sentir ainsi submergé par la marée montante des pièces de tous genres qui viennent s'ajouter chaque année à celles qu'il possède déjà. Et cependant M. Detaille assure que quand il a besoin d'un bibelot,

comme il dit, c'est toujours précisément celui-là qui manque à sa collection. Et il ajoute : « N'insistez pas trop sur le bibelot; on me reproche assez l'exactitude! Quand on peint un militaire, c'est bien le moins qu'on mette les boutons à leur place et qu'on cherche l'allure juste. Ceux qui n'ont pas ce souci me font l'effet de musiciens qui sèmeraient exprès des fausses notes ou des fautes d'harmonie ».

A ce musée militaire il faut encore ajouter la bibliothèque. Car M. Detaille est bibliophile, c'est dire qu'il aime les livres, non seulement comme des objets d'étude ou de distraction que l'on rejette après les avoir lus, mais comme des amis à qui l'on est reconnaissant du renseignement, du plaisir qu'on leur doit. Il aime le livre qu'il a lu plus et mieux que tel autre sorti des mêmes presses, et presque toujours il le fait relire ou tout au moins cartonner. Cette louable habitude n'est pas pour diminuer l'envahissement de son hôtel.

Quand par hasard un modèle d'arme, d'uniforme ou d'équipement lui fait défaut, M. Detaille a la ressource de recourir à ses collègues de *La Sabretache*, une Société composée des plus zélés collectionneurs militaires, qui augmente d'importance de jour en jour et n'a pas peu contribué à la fondation du musée de l'armée.

M. Detaille, qui se sent attiré vers les scènes militaires dès qu'il sut tenir un pinceau, n'avait pas perdu une occasion de faire un croquis pendant le siège de Paris. On sait avec quelle insouciance bravoure il s'avança, à Champigny, sous le feu des Alle-



mands, pour aller aussi loin que possible dans la voie de la documentation.

Mais comme le crayon ne peut tout esquisser, il a noté d'heure en heure, et sur le terrain de la bataille, toutes ses impressions. Ces notes l'ont beaucoup aidé pour les nombreux tableaux où il s'est inspiré d'épisodes de la guerre franco-allemande et spécialement la composition des toiles magistrales dans lesquelles il a retracé les différentes phases de cette journée du 2 décembre 1870.

Voici quelques fragments de ces pages de carnet, ce sont autant de tableaux écrits avec une élégante netteté, mais vus par l'œil d'un artiste :

« On traverse le bois de Vincennes. Les éclaireurs Franchetti, chargés de la police, font prendre la file aux blessés. Un capitaine et un lieutenant d'infanterie, chacun avec une balle dans le ventre, passent assis sur le même mulet. Ils sont suivis de presque toute la compagnie, blessée et également sur des mulets. Des Saxons, qui ont fait semblant de se rendre prisonniers, les ont fusillés à bout portant. Le capitaine dirige encore ses hommes et donne des ordres, malgré l'étouffement qui le prend à chaque instant...

« On est en face de la Marne, et de l'autre côté, sur le plateau, la bataille : des nuages blancs en l'air et à terre, c'est la première chose que l'on voit. Les troupes sont couchées et semblent faire partie du paysage ; on ne voit une certaine excitation que lorsque les obus éclatent. De temps en temps un nuage blanc s'arrondit comme une boule dans les branches d'un arbre qui tombe brisé par le milieu. »

Puis voici la fin de la bataille dont, hélas ! le général Ducrot ne revint ni mort, ni victorieux, comme il s'y était engagé.

« Il fait un soleil couchant superbe, les états-majors se forment en groupe. Au milieu, le général Trochu dans sa pelisse de hussard. Il étend la main : « On n'a pas assez tiré sur Cœuilly ; il faudra canonner plus vivement. » Le général Ducrot, dans sa grande capote bleue, l'air de mauvaise humeur. Les Frères de la Doctrine chrétienne, armés de leurs brancards, avec leurs bidons et leurs couvertures roulées, se mettent en marche. Leurs drapeaux blancs à croix rouge déployés leur donnent l'air d'ermites partant pour la croisade...

« Le feu a cessé petit à petit et va s'éteignant toujours vers la gauche. Les troupes sont accroupies derrière le moindre pli de terrain, les têtes enveloppées de mouchoirs. Beaucoup de soldats grelottent et sont pris par la fièvre. On fait du feu dans les rangs avec des fusils brisés et des bouts d'échelles. A chaque pas, un cadavre : un lignard dont il ne reste plus que quelques os de la tête, on dirait un ouvrage en ivoire merveilleusement sculpté ; un autre est resté le bras en l'air et semble tenir en joue son fusil, qui a été jeté au loin. Les Saxons, avec leurs grandes capotes, leurs faces pâles et leurs barbes couleur de terre, semblent faire partie du terrain sur lequel ils sont couchés par tas. Un médecin, coiffé d'une casquette d'ambulance, en ramène un coiffé d'un petit shako avec un panache en crin. Il pleure et pousse des sanglots bruyants comme un enfant.

« Tous les chemins creux sont pleins de troupes, l'artillerie seule est à découvert ; les chevaux d'attelage ouverts en deux par

des obus, comme à l'abattoir ou à la boucherie. Quelques-uns sont littéralement déchiquetés. Là où les mitrailleuses ont été mises en batterie on voit des monceaux de cartouches bleues et boîtes carrées percées de trous. »

Comme je relisais ces fragments à M. Edouard Detaille pour lui demander de m'en certifier l'authenticité, il ne me dissimula pas le plaisir douloureux que lui causait le réveil de ces souvenirs dont il a cru longtemps la notation à jamais perdue, et sa gratitude pour le soin apporté à leur conservation par M. Frédéric Masson. Puis il ajouta :

« Ces notes prises tantôt au crayon, tantôt à la plume, le temps m'a malheureusement manqué pour les tenir à jour dès le début de la guerre, où tant de visions ont passé devant mes yeux. J'étais exempt de service comme fils de veuve et comme ayant un frère sous les drapeaux, mais j'obtins la faveur d'être attaché à l'état-major du général Pajol. Peu de jours après la déclaration de guerre, je courus à la frontière pour le rejoindre.

Mais après avoir erré longtemps entre Metz et Thionville, je dus renoncer à le retrouver, tant il y avait de désarroi dans notre armée. Ne voulant pas rester inactif, je revins à Paris et je m'engageai dans le 8^e bataillon de mobiles. Mon service ne me laissait guère le temps de dessiner, toujours en grand garde ou en corvée ! J'ai assisté ou pris part à divers engagements, entre autres à ceux de Châtillon, de Villejuif et de Bondy, là où j'ai bien failli y rester ; j'avais été porté comme mort ou disparu. Dans le courant de novembre, le général Appert voulut bien m'attacher à son état-major ; c'est à lui que je dois d'avoir pu emmagasiner dans ma mémoire tant d'impressions de combats et notamment celles de la bataille de Champigny. »

Aussitôt l'armistice signé, M. Edouard Detaille court dans les localités occupées par les Allemands — il n'avait que l'embaras du choix, — et couvre son album d'esquisses d'après nature, comme si de cette époque lointaine il avait eu l'intuition

qu'il aurait à aligner dans l'avenir en face de nos soldats à nous.

L'éminent artiste avait accumulé assez de documents pour assurer son travail pendant bien des années, mais au lendemain de la guerre l'armée changea d'aspect. Réorganisés par M. Thiers, nos régiments furent reformés non seulement dans leurs cadres et leurs soldats, mais dans leurs uniformes. Modifications importantes dans la tenue de l'infanterie, disparition des lanciers, unification du costume des hussards, simplification de celui des chasseurs et des dragons, substitution du dolman à la veste à basques des artilleurs, telles furent les principales mesures prises à partir de 1871 par le ministère de la guerre.

Sous peine de se cantonner dans la reproduction des épisodes de la guerre franco-allemande, M. Edouard Detaille, séduit par l'aspect nouveau de l'armée, dut se mettre au courant des tenues récemment adoptées. Il n'y manqua pas et profita surtout des facilités qui lui furent offertes par sa nomination de sous-lieutenant de réserve du 20^e bataillon de chasseurs à pied. Sans perdre de temps, dès cette année même — 1876 — il partit pour les manœuvres avec ses nouveaux camarades. Les carnets sur lesquels il a pris des croquis prouvent qu'il a rempli



ses fonctions avec un zèle et une conscience inaltérables. On y voit, parmi ses dessins, des notes de topographie et des renseignements sur les ressources du pays, qui indiquent la sollicitude du jeune lieutenant pour les hommes dont il avait le commandement.

En 1880, c'est dans le Limousin qu'il assista aux manœuvres commandées par le général de Galliffet; et cette fois encore, les carnets s'emplirent de notes et de croquis qui servirent à la composition de toute la série de toiles où figure la nouvelle armée et à l'admirable suite de types militaires qui constitue la collection de l'Armée française.

Aussitôt que nos troupes eurent pénétré en Tunisie, M. Edouard Detaille ne laissa pas échapper l'occasion de faire sur place des études intéressantes. Accrédité, en qualité d'officier d'état-major auprès du général Vincendon, il a rapporté de sa courte campagne en Tunisie des souvenirs qui ne lui ont servi jusqu'à présent que pour trois ouvrages, parmi lesquels le *Port de Bizerte* et le *Combat dans les rues de Sfax*, mais qui seront certainement utilisées un jour, et en attendant font fort bonne figure par leur tonalité ensoleillée au milieu des études qui garnissent l'atelier du boulevard Malesherbes.

En 1879, M. Edouard Detaille s'était rendu une première fois en Angleterre pour travailler à des études sur l'armée anglaise. Son séjour au camp d'Aldershot, où les officiers du bataillon de Rifle Brigades l'avaient accueilli avec la plus grande cordialité, lui avait fourni des quantités de documents. On connaît le grand portrait équestre de LL. AA. RR. le prince de Galles et le duc de Connaught à Aldershot, dont le prince de Galles fit hommage à la reine d'Angleterre à l'occasion de son jubilé et qui a valu à l'artiste cette distinction flatteuse et délicate d'être décoré de la médaille de ce jubilé au titre de soldat anglais. Le peintre n'a utilisé les charmants croquis pris en outre à la caserne des Scott's Guards, à Regents' Park Barraks, à Hyde Park, sur les quais, les ponts et dans les rues de Londres, que pour trois tableaux : *Les Scott's Guards revenant de l'exercice*, *La Tour de Londres* et *Un bureau de recrutement près du Parlement*, sans oublier pourtant *Les Highlanders à l'île de Wight* et le *Piper du 42^e Highlanders*, exécutés d'après des croquis ultérieurs. Car, depuis dix-neuf ans, M. Detaille a franchi bien des fois le détroit; il a une prédilection pour ces highlanders, avec leurs bonnets à poils, leurs jambes nues et leurs courtes jupes dont les carreaux variant avec les clans, sont notés sur ses carnets avec la plus scrupuleuse minutie.

En 1883, M. Detaille a fait à Vienne un séjour de deux mois pour étudier les uniformes si coquets, si variés de l'armée austro-hongroise. Mais jusqu'à présent le temps lui a manqué pour tirer parti de ces documents. Seules les physionomies des soldats lui ont servi pour diverses aquarelles et des portraits.

L'année suivante, il s'est rendu en Russie, au camp de Krasnoé-Sélo, sur l'invitation directe de l'empereur Alexandre III, qui avait donné des ordres pour que l'on mit à sa disposition tout ce qu'il demanderait en fait d'armes, de soldats et de chevaux. Le *Retour au cantonnement des Cosaques de l'Ataman* et le *Bivouac des tirailleurs de la Famille Impériale* sont les grandes compositions exécutées sur les croquis faits pendant

ce séjour, indépendamment des tableaux et aquarelles qu'Alexandre III a fait placer dans sa résidence de Gatchina.

M. Edouard Detaille évoque, avec un plaisir visible les souvenirs de ce séjour pendant lequel il fut l'hôte du Tsar, l'accompagnant aux exercices et aux grandes manœuvres qui furent l'occasion d'étapes inoubliables dans des régions absolument nouvelles pour lui. Au camp, le peintre français était logé dans un appartement improvisé dans le pavillon des demoiselles d'honneur de l'Impératrice.

Il explique comment l'uniforme russe est une adaptation du costume national, se composant essentiellement d'un cafetan de gros drap serré au corps par une ceinture, une capote en hiver, de larges pantalons dans des bottes et un bonnet d'astrakan. Les couleurs du col, des pattes d'épaule et des parements de l'infanterie et des dragons différencient seules les régiments. Une étoile orne la coiffure des officiers et des hommes de la Garde impériale. Cette uniformité quelque peu austère n'a pas

empêché M. Detaille de mettre dans ses compositions infiniment de vie et de variété. C'est qu'il ne s'est pas appliqué seulement aux costumes, il a réussi à rendre les multiples spécimens du type russe avec une remarquable conscience. Les chevaux, très différents des nôtres, l'ont également beaucoup intéressé.

On ne remarque peut-être pas assez que, dans les toiles de M. Detaille, les terrains, les fonds, les champs, les bois, les constructions sont traités avec autant de soin que les personnages. Les innombrables études, d'ailleurs très poussées et qui feraient honneur à nos meilleurs paysagistes, suspendues dans l'atelier du jeune maître, en font foi. On éprouve même une singulière impression à la vue de ces paysages que l'on salue comme de vieilles connaissances, mais qui paraissent tristes et vides sans les épisodes auxquels on s'est habitué à les voir servir de cadres.

« Souvent, déclare M. Detaille, c'est en voyant un paysage que je trouve l'idée de la composition, l'arrangement de la scène que j'y placerai. Ainsi quand j'ai eu fait cette

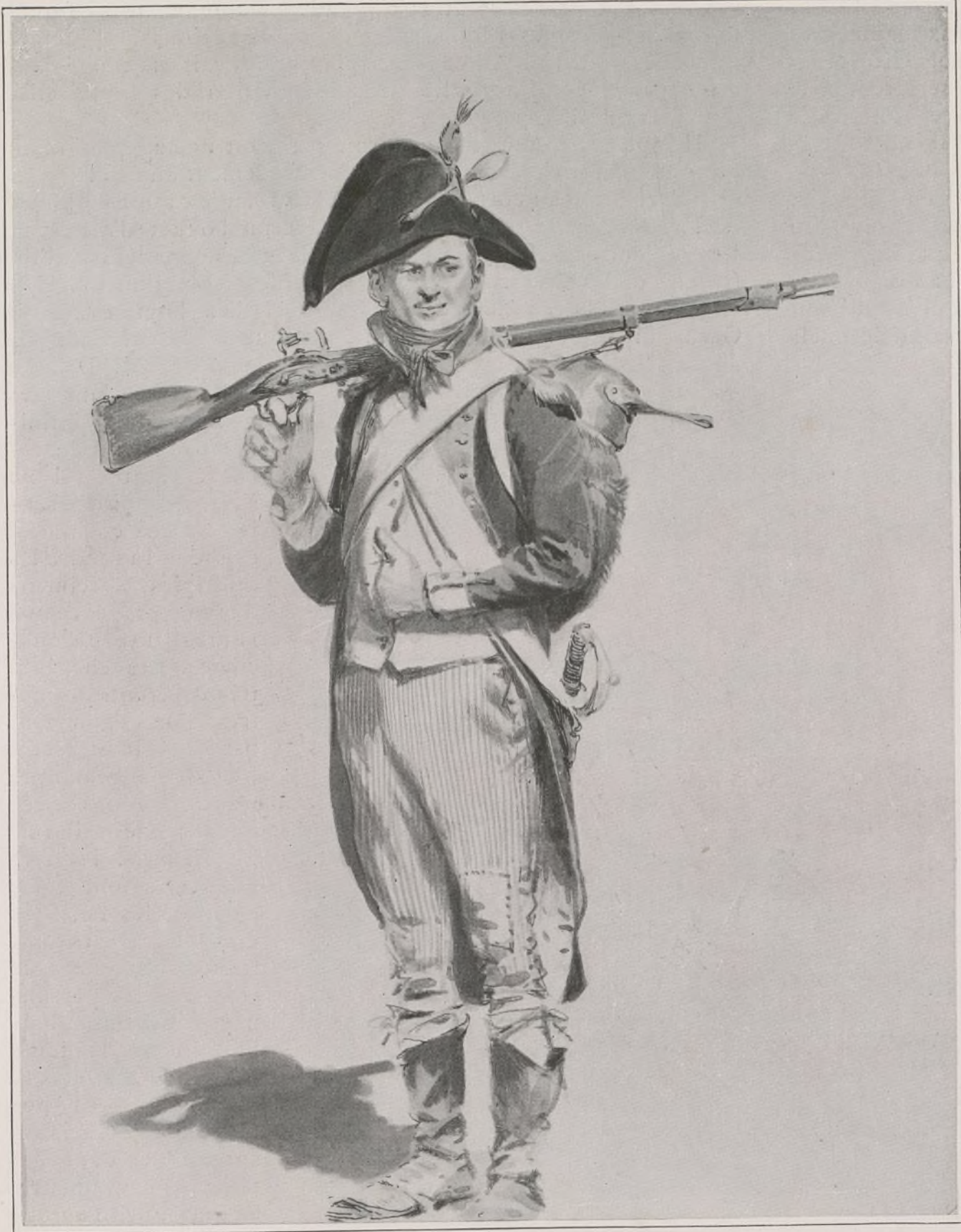
grande étude d'après nature à Rezonville, comme j'avais étudié à fond les différentes phases de la bataille, les masses régimentaires et les scènes isolées sont venues s'y placer d'elles-mêmes. Nous étions tellement guidés par les événements, de Neuville et moi, que nous n'avions pas à faire intervenir notre imagination. Nous avons choisi huit heures du soir, le 16 août. Après les recherches considérables auxquelles nous nous étions livrés, nous sommes certains d'avoir exécuté un travail logique, d'être restés dans l'exactitude la plus rigoureuse. C'est une des choses les plus intéressantes que j'ai faites. Là j'ai pu peindre une vraie bataille. »

Un fragment de ce panorama — qui a été dépecé et vendu par morceaux ainsi que celui de Champigny — est accroché dans l'atelier; il m'amène à constater que la recherche de l'effet d'ensemble n'est pas du tout un prétexte pour M. Detaille de se départir de sa minutieuse exécution de détail. Et je lui demande s'il aime ce genre de travail, si différent de celui qu'il exécute habituellement.

« Oh! oui, fait-il, bien différent! Au lieu de la synthèse qu'est un tableau ordinaire, un panorama exige l'analyse, le développement de la multitude des faits importants et minimes qui



constituent une bataille. J'ai fait également avec de Neuville celui de Champigny pour apprendre à me débrouiller sur de grandes surfaces. Jusque-là, je n'avais jamais travaillé à de



grands tableaux ; cela a été une éducation pour moi. Et puis, c'est amusant de faire de la nature, du vrai, de mettre des soldats exacts dans un fond exact. La note d'art se dégage toute seule sans que l'on courre après : »

En fait de peinture comme en fait de littérature militaire, les choses les plus simples sont les plus émouvantes. Ainsi, dans les rapports de l'état-major allemand, rédigés avec une dureté, une sècheresse de procès-verbal, il y a des pages saisissantes d'où l'émotion déborde.

M. Edouard Detaille habite, boulevard Malesherbes, à deux pas de la large place formée par son croisement avec l'avenue de Villiers, un hôtel très simple et pourtant dénué de banalité, même dans sa façade extérieure, composé de deux étages de chacun trois fenêtres largement espacées, construit en 1876, sur les plans de l'architecte Boesvilwald. Un immense hall l'occupe presque tout entier en largeur et en hauteur... hauteur prodigieuse et qui fait penser tout de suite à une cathédrale.

Un billard, un piano à queue, plusieurs tables couvertes de statuettes et de bibelots de prix, des étagères, des bibliothèques meublent et décorent sans l'encombrer cette vaste pièce.

Jadis, l'hôtel voisin, qui fait le coin de la rue Legendre, appartenait à Meissonier. Les deux cours étaient contiguës et les artistes voisinaient. Après sa mort, une énorme bâtisse a été construite sur l'emplacement de l'atelier de l'auteur de 1814.

En pénétrant dans l'atelier au fond de la cour, immense pièce où la lumière entre à flots par le vitrage formant plafond, on se croirait dans un isbah russe, à la vue des parois toutes recouvertes de sapin du Nord vernis. Rien ne rappelle ici le fouillis qui caractérise la plupart des ateliers et leurs exhibitions de tapisseries, d'étoffes aux reflets chatoyants, de curiosités plus ou moins antiques ou exotiques. Pour tout ornement, des études de paysages signalées précédemment, toutes encadrées et alignées dans un ordre parfait ; des croquis, tous très poussés ; des sabres rangés contre une tringle et admirablement fourbis.

« Ah ! si je n'avais que ça ! fait M. Detaille. Il y en a des centaines là-haut. » Il m'emmène dans la galerie dont la première partie domine l'atelier de la hauteur d'un entresol et dont l'autre se continue vers le hall.

Là reposent les casques, les épaulettes, les hausse-cols, les dragonnes, les cuirasses, les sabretaches, les gibernes. Seules les pièces les plus remarquables sont visibles dans des vitrines. Quant aux armes, on n'en voit qu'une très petite partie, les une alignées à des râteliers, les autres groupées en panoplies.

Outre le cheval empaillé et la carcasse en bois sur laquelle il fait poser ses cavaliers, je ne vois à signaler dans l'atelier que la belle toile représentant la distribution des drapeaux à Longchamps, en 1881. Ce fragment a une histoire. La voici résumée par l'artiste :

« J'ai détruit ce tableau parce que je le trouvais vraiment mauvais. (M. Detaille est ici bien sévère pour son œuvre.) J'ai demandé au directeur des Beaux-Arts d'annuler la commande qui m'avait été faite, et, une fois rentré en possession de la toile, je l'ai découpée et n'ai gardé que quelques morceaux, entr'autres ce fragment représentant le groupe principal, au milieu duquel pontifie M. le président Grévy ». Le groupe de généraux où se reconnaît Canrobert se détache admirablement sur l'herbe ensoleillée. Il y en a une vingtaine au moins ; tous sont morts, à l'exception de deux ou trois, parmi lesquels le général de Galliffet. Le second fragment, de moindre importance, montre un groupe de porte-drapeaux. Tous deux, ils représentent à peine un tiers de l'œuvre, dont l'aspect d'ensemble se trouve conservé dans le croquis primitif qui orne le salon des officiers d'ordonnance du Président de la République, à l'Elysée.

Souvent, comme il l'a dit tout à l'heure, l'idée d'un tableau jaillit spontanément dans le cerveau de M. Edouard Detaille à la vue d'un paysage. « Dans ce cas, dit-il, je prends le paysage d'après nature et je place les figures sur la toile même. Pour une composition importante, pour une scène historique, je ne commence l'esquisse que lorsque j'ai le tableau tout composé dans la tête ». Et alors il se met tout de suite à l'esquisse et la pousse dans ses moindres détails avec cette consciencieuse minutie qui est le propre de son grand talent. Aussi, quand il arrive ensuite à l'exécution de l'œuvre définitive, il n'a guère qu'à en augmenter les proportions, tout est prévu, tout est en place. A ce point de vue, la comparaison entre les esquisses et les toiles devenues célèbres est extrêmement intéressante.

Mais le vaillant artiste ne se contente pas d'un à peu près ; tant qu'il n'est pas absolument sûr de ce qu'il veut faire, il se borne à mûrir son œuvre cérébralement. Il a ainsi à l'état de projet toute une série d'œuvres qui attendent leur réalisation, peut-être prochaine.

« L'un des projets qui me séduit le plus est celui de Marengo. Je voudrais fixer sur la toile le moment où la Garde consulaire est arrivée sur le champ de bataille. Mais je n'ai pas encore trouvé un arrangement qui me satisfasse, me dit-il. Pour un tableau comme celui-là, destiné à évoquer une journée glorieuse dont les différentes phases sont dans toutes les mémoires, il faut faire à la fois une analyse et une synthèse, d'où des difficultés de réalisation que je ne suis pas encore parvenu à résoudre.

« Une autre toile, dont l'esquisse très poussée est terminée depuis plusieurs années, est celle que j'appellerai *Le Soir d'Iéna*. J'y



montrai Napoléon, entouré de son état-major, au moment où les régiments, après la victoire, lui remettent les drapeaux pris à l'ennemi.

« L'une ou l'autre de ces toiles serait peut-être terminée si, depuis plus d'un an, je n'avais été absorbé par les souvenirs de la revue de Châlons, passée par l'empereur Nicolas, en octobre 1896. Pour que je puisse me reporter dans le passé, il faut que plusieurs années s'écoulent sans que j'aie à enregistrer des événements actuels importants. Alors seulement j'ai la possibilité de faire de l'histoire, et de l'histoire napoléonienne, conformément au désir formulé avec une insistance si amicale par M. Frédéric Masson. Je tiens, avant tout, à peindre mon époque et à rendre les sensations directement éprouvées. C'est seulement quand les événements contemporains ne sont pas très palpitants qu'ils me laissent du loisir pour évoquer le passé ».

Ceci nous amène à l'aquarelle demandée à M. Detaille par l'ensemble des Syndicats et Associations de la Presse parisienne et départementale. On se souvient que ce groupement de tous les journalistes français avait décidé d'offrir au Tsar un souvenir de son séjour. Mis au courant de ce projet, le souverain avait d'abord l'intention de refuser tout cadeau, mais le comité général des associations de presse ayant appris qu'après la revue de Châlons notre impérial visiteur avait exprimé le désir d'avoir une œuvre du maître rappelant cette belle journée, demanda à M. Edouard Detaille de vouloir bien réaliser le vœu de Nicolas II. Le peintre accepta de bonne grâce et se mit immédiatement à une aquarelle qu'il termina en deux mois, ce qui est un véritable tour de force, si l'on songe à la difficulté de réunir tous les documents.

Seuls quelques centaines de privilégiés ont été admis à la voir pendant l'unique journée où elle fut exposée dans les salons de MM. Boussod et Valadon. Le hasard fit que le signataire de ces lignes était auprès de M. de Morenheim et du général de Boisdeffre, quand ils vinrent devant cette magnifique aquarelle, il les entendit donner des marques non équivoques de leur admiration.

L'Empereur, en tenue de colonel du 1^{er} régiment de cosaques, avec la tunique rouge, sur un cheval alezan, marche au pas à la portière du landau où sont assis l'Impératrice et M. le Président de la République. Sur le siège de derrière se tiennent les fameux Cosaques attachés à la personne du Tsar. Six chevaux du 25^e régiment d'artillerie, conduits par trois canonniers, sous les ordres d'un maréchal des logis, sont attelés au landau présidentiel. Le peintre a choisi le moment où le cortège passe devant le 10^e bataillon de chasseurs à pied, dépositaire, pour ce jour-là, de l'unique drapeau commun aux trente bataillons... (habituellement il est confié au 29^e bataillon, en garnison à Vincennes). Pour expliquer le choix de cet épisode, il suffit de se rappeler que M. Edouard Detaille a été officier de réserve dans ce corps et qu'il lui a voué de ce chef une prédilection spéciale. Derrière l'Empe-



reur se trouvent les généraux Billot, Sausier, de Boisdeffre, le comte Woronzoff, le prince Obolinski. Au loin on distingue, dans l'état-major du ministre de la guerre et du généralissime, les généraux de Torcy, Tournier, les commandants de la Garenne et Bourgeois. Enfin, l'escorte de chasseurs d'Afrique et de spahis, faisant un fond d'un coloris gai, ressort sur les masses profondes et sombres des chasseurs et de l'infanterie.

L'Empereur a fait placer cette aquarelle dans ses appartements particuliers; elle est allée rejoindre celles que M. Detaille a peintes, en 1885, d'après des soldats russes et sur la commande du Tsar. Le souverain, en recevant l'hommage de la presse française, n'a pas dissimulé sa satisfaction. Pourtant je veux noter ici un détail resté ignoré. Nicolas II constata que l'artiste avait commis une erreur dans la couleur des épaulettes d'un des uniformes russes; or, comme on est très strict sur ces questions, il fallut faire la rectification. Le général Bilderling, sous-chef d'état-major de l'armée russe, avec qui M. Detaille est en relations amicales, a bien voulu s'en charger, en homme qui sait manier le pinceau. Voilà un retoucheur peu ordinaire !

Au prochain Salon, on pourra voir en une toile de cinq mètres, la revue de Châlons sous un autre aspect. Ne voulant pas recommencer ce qu'il avait fait et bien fait, M. Edouard Detaille a choisi le moment du retour à la gare. Le déjeuner s'étant prolongé fort tard, l'Empereur et l'Impératrice regagnent la gare en grande hâte, avec M. Félix Faure sur le devant de la voiture. Ici, plus de cortège, plus de protocole; les troupes sont rangées, des deux côtés de la route et les armes étincellent sous les derniers feux du soleil couchant.

Pour travailler à cette toile, qui est placée à une certaine élévation, M. Edouard Detaille est monté sur une large table à modèle. Il m'explique que c'est une façon de peindre plus près du jour et d'attraper le plus de lumière possible. Tout étant non seulement mis en place, mais indiqué avec précision sur l'étude faite au préalable, l'artiste, sûr de sa composition, n'a qu'à se préoccuper de l'exécution, qui est très poussée, et de l'effet général si compliqué à conduire sur ces masses de figures. Il m'a déclaré n'avoir jamais fait un tableau aussi hérissé de difficultés !

CHASSAIGNE DE NÉRONDE.



La Défense Nationale

L'Esthétique de Ed. Detaille

I

LA DÉFENSE NATIONALE

La correction de la tenue, même en campagne, est une des vertus militaires. Édouard Detaille pense, à ce sujet, comme le maréchal de Castellane. Le vrai soldat, du plus bas au plus haut de la hiérarchie, doit suivre l'ordonnance, car il importe, pour avoir de bonnes troupes et qui se battent bien, que leur armement, leur équipement, leur habillement n'abandonnent rien au laisser aller, n'accordent rien à la fantaisie. Par cela seul qu'il est « troupier dans l'âme », le peintre de l'armée française aime le soldat astiqué, brossé et sanglé, sous les armes brillantes. Méthodique et correct dans son caractère comme dans son talent, il suit une préférence instinctive en représentant les soldats tels qu'ils doivent être et tels qu'ils sont, en temps de guerre comme en temps de paix, lorsque le vent de la défaite ne souffle pas sur les troupes, comme la bise d'automne sur les feuillages mourants. Ses *Cuirassiers de Morsbronn* mènent leur charge désespérée dans une tenue aussi correcte que les petits tapins de la *Halte de tambours*, son tableau de début.

Mais il s'en faut de beaucoup que même les armées les plus solides aient toujours observé cette correction de tenue. Sous

le premier Empire, sans parler de la campagne de Russie, il arrivait, en Espagne, par exemple, que, loin de leurs magasins, nombre de corps fussent à peu près en guenilles; plusieurs régiments de dragons durent remplacer leurs habits verts par du drap brun trouvé dans les couvents. En partant pour la campagne de 1815, même dans la Garde impériale, une partie des régiments présentait une étrange bigarrure. Le capitaine de Mauduit les a décrits dans une page peu connue.

« Les 1^{er} et 2^e régiments de grenadiers et de chasseurs, et une partie des 3^e régiments de

ces deux armes étaient seuls, à peu près complètement habillés, équipés et armés, au moment de leur départ pour les frontières; mais les 4^e régiments de grenadiers et de chasseurs avaient, par la bizarrerie de leur tenue, quelques rapports avec la garde nationale de la banlieue, moins les bizets.

« Les uns, en quittant Paris, emportèrent une capote, un habit ou un pantalon coupés, mais qu'ils durent coudre ou faire coudre en arrivant à la première étape; d'autres avaient des gibernes, suspendues à des ficelles, à défaut de fournement; ceux-ci avaient conservé leur coiffure de la ligne, bien que revêtus d'une capote ou d'un habit de la garde; ceux-là avaient un bonnet à poil hors de service, quelques-uns des chapeaux: en un mot, il ne se trouvait peut-être pas vingt hommes par compagnie, dans ces deux derniers régiments, qui eussent une tenue complètement uniforme. »

Il y a un élément pittoresque dans cette bigarrure et nos peintres militaires de 1870 ont su le voir. Ils nous ont conservé l'aspect des mobiles se défendant contre le froid par tous les moyens en leur pouvoir, le mouchoir de couleur noué sous le képi et la peau de mouton sur les épaules. Sur le fond de l'armée régulière, les corps francs piquaient des notes originales ou ridicules, martiales ou grotesques. A ce point de vue, les armées de province, surtout, offraient un aspect tout spécial. Celles de Paris, malgré leurs contingents de gardes nationaux et de corps fantaisistes, étaient moins variées.

Édouard Detaille servait dans celles-ci, comme attaché à l'état-major du général Pajol, puis du général Appert. Peintre réaliste, il a peint les soldats de l'Année terrible, comme dans son fameux tableau de *Champigny*, sous des uniformes réguliers et relativement corrects. Cependant, il suffit de parcourir son œuvre pour reconnaître qu'il a bien vu dans ces soldats le laisser aller des armées improvisées, ou même des vieilles troupes, lorsque le désarroi des guerres malheureuses se complique par la nécessité de se défendre contre les rigueurs du froid. Le catalogue dressé par M. Marius Vachon dans le beau livre qu'il consacrait naguère à notre peintre, relève aussi nombre d'études individuelles où se marque ce souci de vérité: ainsi les *Gendarmes en tenue de guerre*, le *Caporal de mobilisés* et les *Clairons de garde mobile*.

J'ai le bonheur de posséder une aquarelle du maître, représentant un *Franc-tireur de l'Armée de la Loire*, qui, sans amour-propre de propriétaire, me paraît capitale à ce point de vue. Ce soldat d'occasion est en sentinelle à la lisière d'un bois, au sommet d'un talus qui domine un chemin creux. Le sol est couvert de neige, mais le franc-tireur, pour n'être pas embarrassé dans sa faction, a roulé sa pèlerine sur son sac. Il n'a pas plus de dix-sept ans et le peintre a imprimé une mâle énergie sur ce visage juvénile, à la moustache naissante et aux joues rondes. Son uniforme, simple et pratique, rappelle celui des chasseurs à pied: vareuse bleu-foncé à retroussis vert sombre, cor de chasse au collet, boutons de cuivre bruni, pantalon gris de fer à liséré vert, ceinture de laine verte, fortes guêtres de cuir. L'armement est une carabine Spencer, à répétition, de fabrique américaine. Le soldat a la cartouchière sur le ventre, mais, en outre, il porte en sautoir, dans un étui long, de cuir noir, la réserve de cartouches disposées par chapelets de huit. Un revolver belge est passé dans le ceinturon.

Ainsi, ce soldat de France, se sert d'armes étrangères, achetées à grand'peine. Son revolver n'est pas seulement destiné à l'ennemi. Le corps de francs-tireurs auquel il appartenait était abhorré des Prussiens qui pendaient aux arbres de la forêt de Marchenoir, ceux qui leur tombaient entre les mains. Aussi, tels de ces soldats avaient-ils réservé pour eux-mêmes un coup de leur revolver.

Rien de plus mêlé que ces compagnies de francs-tireurs. Il y en avait d'excellentes, il y en avait de détestables. Celles-ci ont fait du tort à celles-là. Aussi, de même que j'empruntais plus haut le témoignage d'un grenadier de Waterloo, je transcris ce passage d'un court rapport, que le général Chanzy n'a pas dédaigné d'insérer dans son histoire de *La Deuxième armée de la Loire*.

«... A neuf heures du matin, nous, les tirailleurs girondins, nous nous trouvions attaqués par tous les Bavares et une batterie. Après trois heures et demie de combat et deux charges à la baïonnette, acculée dans un petit marais, la compagnie, décimée, sans cartouches, fut obligée de se rendre à l'ennemi, qui ne put

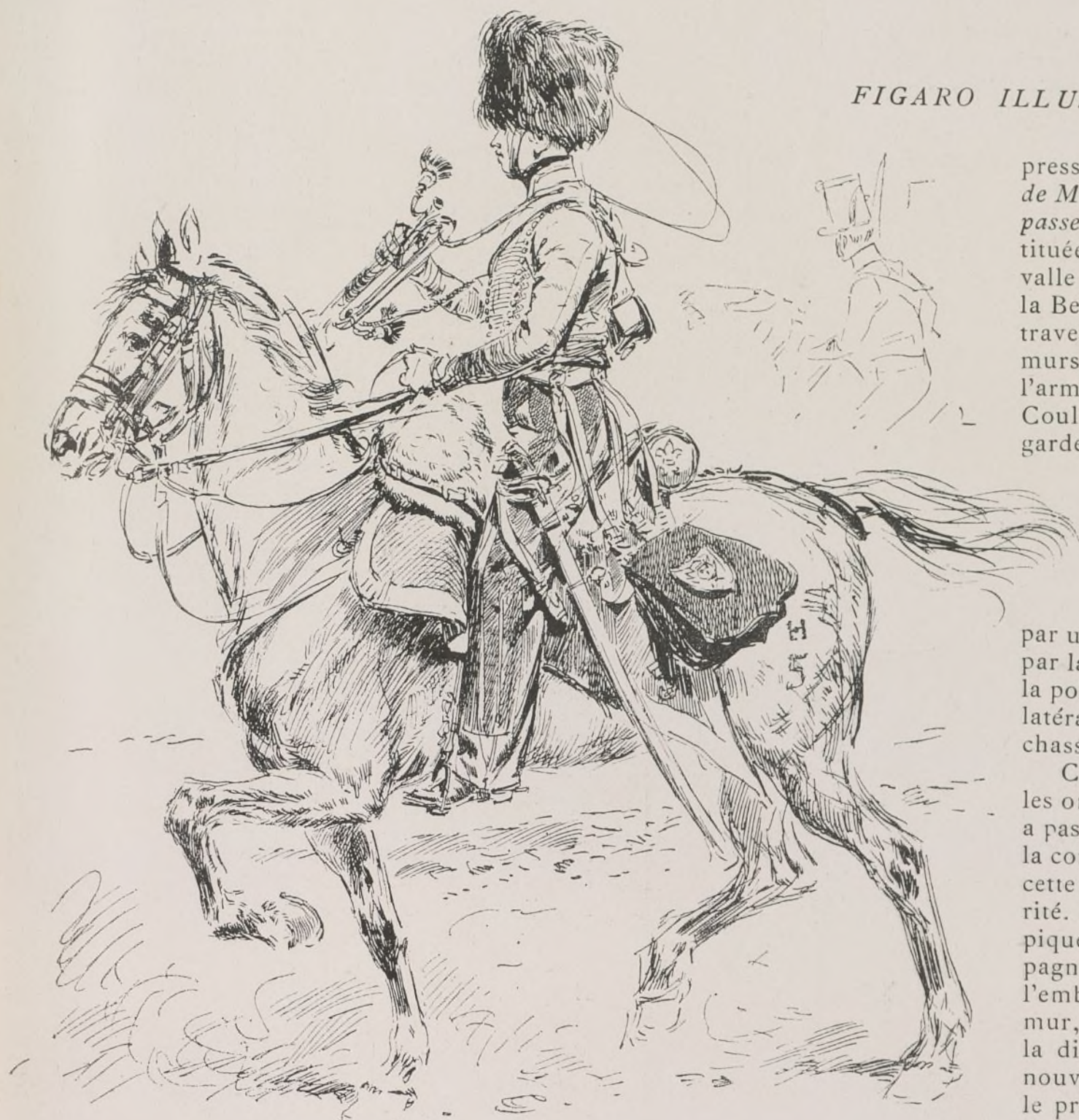




(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

LE RENSEIGNEMENT



croire qu'un si petit nombre d'hommes (110 de notre compagnie et quelques francs-tireurs de Paris) eût pu l'estenir en échec aussi longtemps et leur faire éprouver des pertes aussi sérieuses. Ils ont avoué 450 hommes, tués ou blessés, et 11 officiers. Nos pertes, quoique très cruelles à cause de notre faible effectif, furent comparativement bien inférieures aux leurs : nous eûmes 10 morts et 37 blessés, dont 18 grièvement. » *Signé* : DUBOIS, ex-enseigne de vaisseau.

J'avais vu cette héroïque compagnie partir de Bordeaux pour le théâtre de la guerre. Elle était superbe de tenue, de discipline et d'entrain. J'aurais voulu qu'il se trouvât un peintre pour la représenter dans le parc de Varize, tenant une brigade bavaoise en échec.

Il y a maintenant à Paris une rue de Varize. Je lisais naguère dans un journal les doléances d'un confrère qui se plaignait, à son sujet, que le Conseil municipal donnât souvent aux rues des noms sans signification connue. Celui-ci, du moins, est bien mérité et il est bon de rappeler son origine, puisque nombre de Parisiens l'ignorent. Le souvenir du combat où furent détruits les tirailleurs girondins était pour beaucoup dans la barbarie, née de la peur et de la rancune, avec laquelle les Prussiens traitaient les francs-tireurs de la Loire. Celui de ces soldats qu'a peint Detaille appartenait à une compagnie recrutée dans la même région que l'héroïque troupe de Varize. Il est bon, que, sinon celle-ci, du moins une troupe sœur, ait sa place dans son œuvre.

A côté de ces types individuels, les grandes pages fixant le souvenir des grandes journées de 1870 et 1871 sont capitales dans l'œuvre de Detaille. Avec son ami Alphonse de Neuville, il est le peintre de la défense nationale, au moins autant que celui de l'armée du second Empire et de la troisième République, quel exact évocateur des armées d'autrefois. J'aurais plaisir à dire ce qu'il y a de vérité et de poésie, d'observation et d'invention, de sincérité et d'habileté, de dramatique sobre et vigoureux, dans sa *Charge du 9^e cuirassiers à Morsbronn* et son *Panorama de Rezonville*. — dont l'une des parties, l'état-major du maréchal Canrobert, arrêté au pied d'une croix de pierre, dont le soleil couchant dore le faite, est un morceau de maîtrise et laisse une impression inoubliable.

Pour rester dans les bornes de mon sujet, je me contente de rappeler deux toiles qui, avec le *Panorama de Champigny*, sont le centre et le nerf de la partie de son œuvre consacrée à la défense nationale, à Paris et en province. Elles embrassent au complet cette partie de la guerre et la symbolisent par deux scènes typiques.

La première est *La Reconnaissance*. Je vois encore, au Salon de 1876, la foule sans cesse renouvelée qui se

pressait devant ce tableau. Le peintre avait déjà donné la *Charge de Morsbronn*, apothéose de l'armée impériale, et le *Régiment qui passe*, première apparition martiale et confiante de l'armée reconstituée par la République. *La Reconnaissance* remplissait l'intervalle de ces deux époques. La scène se passe dans un village de la Beauce ou du Vendômois. La route, formant la grand'rue, traverse en tournant une double rangée de maisons basses et de murs clôturant des jardins. On est au milieu de novembre et l'armée de la Loire marche sur Paris. Entre les batailles de Coulmiers, Loigny, Vendôme, le Mans, des combats d'avant-garde étaient continuels. Voici le prélude d'un de ces petits engagements. Au premier plan, sont couchés les cadavres d'un uhlan et de son cheval ; en arrière, à droite, un autre uhlan, démonté et assis sur le sol, soutient, avec la main droite, son bras gauche cassé. En face, un gendarme blessé à mort est adossé contre un mur et des villageois s'empressent à le secourir. Un petit peloton, commandé par un sous-lieutenant, est arrêté et examine au loin la direction par laquelle arrive le corps ennemi, dont ces uhlands formaient la pointe d'avant-garde. En arrière, par la grand'rue et deux rues latérales, débouchent les têtes de colonnes d'un bataillon de chasseurs à pied et d'un régiment de mobiles.

C'est bien ainsi que les choses se passaient et tous ceux qui les ont vues attesteraient la faculté évocatrice du peintre. Il n'y a pas un détail du tableau où l'invention réfléchie, appuyée sur la connaissance générale de la guerre et l'étude approfondie de cette guerre spéciale, n'ait pas ressuscité l'exacte et complète vérité. Chaque trait exprime et explique quelque chose de typique. La tête du gendarme qui agonise, le bourgeois de campagne et le jardinier qui l'assistent, la femme qui apparaît dans l'embrasure d'une porte, les enfants qui se glissent le long du mur, le petit paysan qui sert de guide à l'officier et lui montre la direction de l'ennemi, les sept têtes de soldats, anciens et nouveaux, chasseurs barbus et mobiles imberbes, composant le premier peloton, celle de l'officier, retenant de la main un de ses hommes qui apprête son arme, sont autant de morceaux achevés pleins de pensée et de sens, dans la forte unité de la composition.

Et, tout en avant de la toile, il y a comme un trophée dans les deux armes tombées sur le sol et encore dirigées l'une vers l'autre, la lance du uhlan et le sabre du gendarme.

Nous voici maintenant, avec *La division Faron à Champigny*, dans la banlieue de Paris, au commencement de décembre 1870. Le champ de l'action est l'intérieur d'un de ces parcs qui s'étendent le long de la Marne. La maison d'habitation, élégante villa de style Louis XVI, occupe le fond de la scène ; le mur du parc, percé d'une grande porte, la ferme à gauche. On va s'égorger, au milieu de ce séjour d'été, si tranquille et si riant quelques mois avant, à présent dépouillé par l'hiver, dévasté par la guerre et grouillant de soldats. Une section du génie est en train de pratiquer des embrasures et des meurtrières à travers le mur. Déjà, près de la porte, une pièce est en batterie et dans l'air glacé vient de tirer ses premiers coups, dont la fumée blanche monte vers le ciel gris. Au premier plan, une compagnie d'infanterie est au repos, les deux officiers debout, les hommes assis, accrou-



pis ou à genoux, les clairons attendant l'ordre de sonner. Sur le balcon de la villa, des tirailleurs ont engagé le feu avec l'ennemi et des soldats s'agitent sur le perron. Les sapeurs du génie déménagent la maison et fortifient la porte du parc avec des entassements de barriques, de tables et de chaises. Les chassis vitrés de la serre gisent sur le sol, parmi les cloches à melon renversées.

Ici encore, vous pouvez examiner attentivement toutes ces figures. Qu'elles soient précises ou indiquées, chacune d'elles exprime quelque chose; chacune est typique, dans l'unité générale d'une composition simple et forte, depuis les soldats du premier plan, si calmes, car ils sont aguerris par trois mois de combats, jusqu'à l'agitation lointaine du fond, depuis les deux officiers debout sur le front de leur troupe, depuis le général interrogeant le jardinier, au milieu de ses aides de camp, jusqu'à l'officier d'artillerie observant l'ennemi à la lorgnette, par-dessus le mur.

Cette manière de représenter la guerre est aussi originale que vraie.

Vous n'en trouveriez l'équivalent chez aucun de nos peintres militaires, anciens ou nouveaux. Il reste de la convention académique chez ceux du premier Empire; Meissonnier, maître et chef de la nouvelle école, donne encore une place dominante aux états-majors; Alphonse de Neuville s'occupe surtout de l'ensemble et vise à produire l'effet dramatique par le mouvement.

Edouard Detaille arrive à la vérité générale par la vérité individuelle. Chez lui, chaque détail a sa valeur, tout en se subordonnant à la composition. Ses tableaux s'expliquent et produisent leur effet d'un coup d'œil; ils demandent à être longuement étudiés, plan par plan, figure par figure. Mais ceci conduit à essayer de définir son esthétique.

II

L'ESTHÉTIQUE DE DETAILLE

On peut la définir d'un mot: c'est le réalisme. Avant tout Detaille veut faire vrai. Comme tous les artistes dignes de ce nom, il sait que, seule, l'imagination a le pouvoir de créer, mais, chez lui, l'imagination s'appuie toujours, et de près, sur l'observation directe et scrupuleuse.

Cette union des deux facultés maîtresses de l'artiste est ici particulièrement étroite. Il n'y a pas un tableau de Detaille qui ne procède d'une idée, mais il ne fait pas le morceau pour le morceau; les études de détail ne lui sont que des éléments observés qui concourent à un ensemble créé. D'autre part, nul moins que lui ne croit pouvoir s'affranchir de l'étude attentive qui, dans une scène inventée, n'admet que des détails réels. Toutes différences gardées entre deux domaines distincts, comme aussi réserve faite de la différence des talents, il fait en peinture ce que Mérimée et Flaubert ont fait dans le roman. Ceux-ci procédaient du mouvement dont Stendhal fut le lointain initiateur, par delà le romantisme. Le chapitre de la *Chartreuse de Parme*, où l'on voit un soldat d'occasion, le petit Fabrice, prendre part à la bataille de Waterloo, sans se douter qu'il y assiste et que c'est, comme il le dit, « une vraie bataille », est le premier modèle d'un procédé tout nouveau en littérature. Nos peintres militaires devaient l'appliquer à l'art.

Non pas qu'il y ait eu de la part de ceux-ci reprise directe et voulue. Depuis plus de vingt ans le roman français poursuivait son évolution réaliste lorsque Detaille débuta. Mais, outre que la littérature et l'art suivent un même mouvement, celui des sentiments et des idées, et que tout, de 1850 à 1870, était au réalisme, depuis la peinture de Meissonnier jusqu'au théâtre

d'Alexandre Dumas fils, il y avait un accord singulièrement heureux entre la nature du nouveau venu et la tendance générale de son temps, plus nette et plus forte à cette date de 1867 qu'elle n'avait jamais été.

Je viens de nommer Meissonnier. Il a été le seul maître de

Detaille. Or, faisant en art ce que Mérimée faisait en littérature, Meissonnier avait beau traiter des sujets anciens, dans le *Corps de Garde* et la *Rixe*, comme dans la *Chronique de Charles IX* et les *Ames du Purgatoire*, l'étude directe des documents originaux et leur reproduction scrupuleuse étaient la règle constante du peintre comme du romancier. Meissonnier plaça son élève à l'observation patiente, et ce que son maître appliquait au passé, celui-ci s'en servit pour représenter le présent. Sauf exceptions assez rares, Detaille ne devait pas sortir de notre siècle. Son premier tableau, *La Halte de tambours*, représente l'armée de 1868; son dernier, *Les Funérailles de Pasteur*, celle de 1897. L'armée qu'il a ressuscitée, celle du premier Empire, est encore assez voisine de nous pour qu'il lui soit facile de reconstituer, sur documents authentiques, son aspect et son esprit, son corps et son âme.

La guerre de 1870 précipitait cette tendance. Non seulement Detaille la vit, mais il y prit part; l'homme et l'artiste en reçurent une impression également profonde. Il a complété cette première expérience par une étude constante des hommes et des uniformes, des terrains et du ciel. Toute son œuvre est d'égale valeur par ce que j'appellerais volontiers la probité de l'exécution, mais je ne crois pas que l'on puisse pousser plus loin qu'il ne l'a fait une enquête directe sur un point spécial d'histoire. Al-

phonse de Neuville est plus dramatique; Detaille est plus vrai. S'ils doivent rester tous deux les peintres de l'Année terrible, la postérité demandera surtout au premier de lui rendre la fièvre de ce temps, au second de le lui raconter dans la manière ferme, sobre et puissante d'un historien.

Dès le baptême sanglant de 1870, Detaille avait pris conscience de son âme d'artiste. Il conserva la religion du vrai. S'il est le peintre de l'armée française, dans la plénitude de ce beau titre, il est surtout le peintre de cette armée, au moment le plus dramatique de son histoire depuis 1815.

Quant à la manière dont se traduit une tendance de nature doublement fortifiée par l'éducation et les circonstances, Detaille l'a définie lui-même avec autant de simplicité que de précision. J'emprunte au livre de M. Marius Vachon cette profession d'esthétique personnelle, dont rien ne donnerait l'équivalent :

« Je compose un tableau dans ma tête comme un musicien compose, sans piano... Tel tableau demande des mois entiers de réflexion intérieure; il en est d'autres qui ont germé dans mon cerveau pendant des années. C'est seulement quand je l'ai vu intérieurement que je jette sur le papier ma vision, qui apparaît alors complète et que je modifie rarement... Donc, je compose par la pensée et même les choses les plus compliquées, qu'il faut voir par grandes masses. Alors commence le travail de mise au net de ma pensée, travail que je ne laisse pas au hasard, car je fais toujours d'après nature ces premières indications sommaires; je déteste les barbouillages où le hasard joue le plus grand rôle. Si je fais un grand tableau, mon esquisse est très arrêtée et très mûrie, sans être pour cela ce qui s'appelle exécutée... J'ai beaucoup de mal à peindre d'après des études. Je perds tout mon entrain en me copiant; et c'est toujours directement d'après nature que j'exécute un morceau. Ce n'est pas toujours commode; mais l'exécution est bien plus franche et plus vivante au contact direct de la nature. »



Ainsi, deux opérations successives dans la création de l'œuvre d'art : d'abord l'imagination qui conçoit et ordonne, puis l'observation qui exécute et choisit. Sans jamais céder à la poursuite du sujet pour le sujet, laquelle aboutit si souvent à l'anecdote, cet écueil de la peinture française, Detaille veut toujours réaliser une idée. Chacun de ses tableaux a un sens et produit chez le spectateur une secousse de l'esprit analogue à celle qu'a ressentie l'artiste. Le peintre émeut parce qu'il est ému. Son émotion est réfléchie, mâle et saine. Elle n'est jamais factice ni déclamatoire ; elle ne demande rien au chauvinisme ni à la sensiblerie.

Cet historien comprend autant qu'il sent ; ce patriote raisonne l'amour qu'il a de son pays ; il sait pourquoi il l'aime ; ce peintre des soldats a leur âme et leurs qualités morales. On devine, à travers cet art loyal et franc, le génie clair, courageux et spirituel de notre race ; ce génie, toujours le même, sous des apparences diverses, dans nos armées, notre littérature et notre art.

Pour se documenter, Detaille s'est fait un arsenal et un magasin d'habillement. Ainsi que l'a raconté l'un de mes collaborateurs dans les premières pages de ce fascicule, son hôtel du boulevard Maiesherbes est un musée militaire. Sous le vestibule, un mannequin de cheval attend les harnachements disposés en bel ordre dans la sellerie ; au milieu de la cour, un fourgon d'artillerie présente cette forme en dos d'âne qui fut longtemps réglementaire et que l'on voit à moitié enfouie sous la neige, dans les représentations de la retraite de Russie.

L'atelier est entouré d'armoires pleines d'uniformes ; aux murs, s'étagent les râteliers d'armes. Dans une galerie du premier étage, de vieux drapeaux et des armes de prix sont disposés dans des vitrines. Tout cet arrangement dénote le choix réfléchi. Il n'y a point là le bric-à-brac fantaisiste et cet amoncellement d'objets hétéroclites auquel les peintres se plaisent souvent pour la simple joie de l'œil. Cela est pratique comme une bibliothèque et un dépôt d'archives. Là sont les matériaux avec lesquels le peintre conçoit et exécute. Cet artiste travaille au milieu d'eux avec la conscience et la méthode d'un savant et d'un historien. Le document n'est pour lui que l'auxiliaire de l'imagination, puisqu'il est artiste, c'est-à-dire créateur, mais il ne le perd jamais de vue. Sa fiction est toujours faite de vérité.

L'école de Manet a cru inventer le plein air ; elle a crié si haut sa découverte qu'elle a fini par y faire croire. En fait, le travail de l'atelier et celui du plein air ont toujours été inséparables. Il n'y a pas de vrai peintre sans le sentiment de la lumière libre et des aspects changeants dont elle revêt les choses.

Depuis que la peinture existe, tout vrai et bon peintre observe le plein air : « Un système que j'emploie souvent, dit encore Detaille, et que j'aime beaucoup, est d'exécuter d'abord le paysage, très à l'effet, très poussé, très serré, d'après nature, et d'y mettre ensuite les figures qui doivent entrer dans la composition. »

La bonne fortune d'une villégiature commune m'a permis de constater par moi-même combien cette déclaration est sincère. C'était dans une vallée des Alpes dauphinoises, dans la saison où la lumière et la végétation sont dans leur plein effet, en toute virilité, pour ainsi dire, après les juvéniles douceurs du printemps et avant les rudesses mûrissantes de l'été. D'autre part, la plaine et la montagne offraient la plus riche variété de sites, doux et vigoureux, sauvages et riants. J'ai vu le peintre étudiant tout le long du jour cette nature où la guerre a souvent passé et qu'il animera ensuite avec l'éclat des armes et les couleurs des uniformes. Le paysagiste préparait l'œuvre de l'historien. Il agissait en cela comme la nature et la vie mêmes, celle-ci s'emparant du théâtre préparé par celle-là.

Il n'y a de peintres excellents que les dessinateurs accomplis. Sans reprendre la déclaration fameuse d'Ingres, il est certain que le dessin est à la peinture ce que le squelette est au corps, ce que celui-ci est au vêtement.

Le dessinateur chez Detaille est d'une sûreté et d'une précision merveilleuses. Son grand ouvrage sur *L'Armée française* et le livre de M. Marius Vachon nous offrent à profusion les preuves de cette maîtrise. Mais il faut, pour l'apprécier à sa valeur, avoir vu les originaux, depuis les simples et rapides croquis au crayon, qui fixent un geste ou un détail de costume, jusqu'aux dessins à la plume, patiemment poussés et qui, par l'idée, la composition, le nom-

bre des figures sont de vrais tableaux. Regardez avec attention, par exemple, dans *L'Armée française*, le dessin intitulé 1830, qui sert de frontispice à l'un des volumes : le général Berthezène présente le drapeau français à un groupe de chefs arabes, après la prise d'Alger. La justesse et la finesse ne sauraient aller plus loin. Il est impossible avec du blanc et du noir, de produire plus complètement l'illusion de la vie. Il faut surtout avoir vu travailler l'artiste, sans modèle, en écoutant une conversation ou en causant lui-même. Alors il évoque sur le papier les attitudes, les costumes, les fantaisies dont son œil a rempli sa mémoire ou que son esprit crée avec une fécondité et une aisance auxquelles je ne connais point d'analogue. Des mains avisées se trouvent toujours prêtes à recueillir ces précieuses improvisations. Mais surtout quel recueil de dessins prépare l'artiste avec ceux qu'il conserve soigneusement comme des notes pour ses travaux futurs !

Le coloriste, comme le dessinateur, vise surtout à la justesse et à la précision, sans étalage de virtuosité ni recherche de la « tache » pour elle-même. Son art est loyal ; il se subordonne à la réalité.

Je ne crois pas que Detaille ait jamais cédé à la tentation de faire chanter les couleurs, comme on dit, sans autre but que de produire une harmonie brillante. Malgré la facilité que le costume militaire, plus que tout autre, offre à ce point de vue et la tentation qu'il cause à l'artiste, Detaille peint des soldats tels qu'ils sont et tels qu'il les voit, pittoresques et vrais. Sa couleur est sobre et ferme. On y voudrait parfois plus de douceur et de fondu.

Mais le rouge et le bleu, le jaune et le vert, les reflets de cuivre et d'acier qu'offrent les costumes et les armes de nos soldats, se prêtent-ils à ces qualités ? Il ne faut pas attendre d'un peintre d'hommes et de casernes, de champs de batailles et de marches dans la poussière, les effets délicats d'un peintre dont le pinceau caresse des chairs et des étoffes féminines, dans le décor harmonieux d'un salon, ni même les nuances joyeuses d'une fête en plein air.

La peinture militaire peut avoir quelque chose de net et de tranché, voire de heurté.

La vigueur y est à ce prix.

Mais que Detaille peigne des hommes ou des chevaux, un boulevard de Paris ou l'unique rue d'un village d'Alsace, une feuillée sous laquelle veillent les vedettes et les petits postes, un champ



dans lequel officiers et curieux suivent les grandes manœuvres. Il est dessinateur et coloriste au même degré et par les mêmes qualités. Il a la force continue et la justesse variée. C'est un artiste complet et sincère dans un temps qui serait envahi par le charlatanisme et l'à peu près, sans l'exemple que persistent, fort heureusement, de donner à leurs confrères et au public, des maîtres comme celui-ci. Il est de ceux qui continuent à un haut degré les meilleures qualités, et les plus indigènes, de leur race et de leur pays.

C'est que, par le fait de son tempérament et de sa situation géographique, par la nécessité de toute son histoire, de sa formation et de sa durée, la France est une nation militaire. Elle est née et elle existe, elle s'est faite et elle se continue par ses armées.

On peut maudire en principe la guerre, comme tous les autres « vices unis à l'humaine nature ». Elle n'en est pas moins génératrice des vertus ; le meilleur de l'homme, — mépris du danger, de la fatigue et des privations, sacrifice de la vie — vient de là. Nous autres Français, nous lui devons le meilleur et le plus juste de nos fiertés.

Il en est, dans la littérature et dans l'art de la France, comme dans son histoire. Faites le compte de ce que l'inspiration militaire nous a valu, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'aux mémoires récemment publiés de Marbot, jusqu'au livre d'hier, *le Désastre*, des frères Marguerite, depuis les vieilles tapisseries où les compagnons de Guillaume le Conquérant partent pour Hastings, où ceux de saint Louis escaladent les murs de Damiette, où se déroulent au complet les gestes de Bertrand Duguesclin, jusqu'aux innombrables tableaux qu'a provoqués la guerre de 1870-1871.

Dans cet ensemble, des grandes œuvres où souffle le génie aux simples documents qu'anime l'inspiration patriotique et guerrière, il y a comme une réserve toujours entretenue de force et d'espérance.

La littérature et l'art peuvent se compliquer et s'alanguir, se complaire aux recherches et aux mollesse décadentes. Le danger de ces œuvres de paix trouve une sauvegarde dans les virilités de la guerre. David vient après Fragonard. Aujourd'hui, tandis que les surenchères du snobisme et de l'exotisme font rage aux salons annuels, que le dessin et la couleur flottent et se fondent au gré des esthétiques incohérentes, il reste assez de peintres fermes, nets et francs pour rassurer sur la santé du tempérament national.

Meissonier et Detaille sont la rançon de tels et tels dont je n'ai pas besoin de citer les noms. On peut s'amuser sans trop de risques aux œuvres de paix, lorsque la pensée de la guerre passée ou future veille et maintient les énergies.

Un tableau d'Edouard Detaille, plein et sobre, ferme et franc au milieu d'une salle d'exposition, est toujours d'un bon exemple. Cette peinture maintient des choses nécessaires.

Je viens de passer plusieurs jours à feuilleter l'œuvre du peintre militaire. A regarder ces soldats j'oubliais les folies, les haines et les

bassesses qui semblaient nous enliser de plus en plus dans la boue. Le drapeau flotte bien haut au-dessus de cette mare. La fumée de cent batailles a passé sur ses couleurs sans les ternir. Quand la poussière fétide que soulèvent les marchands de journaux sera tombée, elles continueront à briller dans le soleil.

GUSTAVE LARROUMET.



L'Armée du Second Empire

Lentre d'une façon remarquable dans la peau de ses personnages, a-t-on coutume de dire d'un bon acteur.

Notre grand peintre militaire, Edouard Detaille, lui aussi, entre, si je puis dire, dans la peau du soldat qu'il peint, et c'est, selon moi, la caractéristique bien marquée de son immense talent.

Avec lui, un volontaire de l'armée de Sambre-et-Meuse ne ressemble pas à un grenadier de Napoléon, pas plus qu'un soldat des légions départementales de la Restauration ne sera confondu avec un chasseur à pied du second Empire ou un jeune troupier de notre époque.

Mais, me dira-t-on, il n'y a pas à s'y tromper, puisque ces militaires portent des uniformes différents. Erreur profonde ; les mœurs, les idées, les institutions, l'air ambiant, si l'on veut me permettre cette expression toute moderne, impriment à l'homme sous l'uniforme une allure, une tournure, une figure, en un mot une physionomie particulière au temps où il vit. C'est cette physionomie qu'Edouard Detaille a saisie d'une façon admirable et qui donne à toutes ses œuvres, avec leur grande valeur,

ce cachet si vécu. Maintenant, pour ne parler que de l'armée de Napoléon III, qui fait l'objet de cette courte notice, Detaille l'a connue, vue et dessinée d'après nature. Un de ses frères, mort en 1869, avait été maréchal des logis chef aux guides de la Garde, et le jeune peintre allait fréquemment au quartier, étudier à son aise et prendre sur le vif le troupier de cette époque.

En 1868, il exposait son premier tableau : *La Halte*, qui obtenait un succès mérité et était acheté par la princesse Mathilde.

L'année suivante, on admirait de nouveau, au Salon, son *Repos pendant la manœuvre, au camp de Saint-Maur*.

Cette fois le peintre nous montrait les grenadiers de la Garde, les héros de Magenta, qui allaient, hélas ! avant peu, devenir, sous Metz, ces grenadiers de Rezonville, inspirant à Detaille le magnifique panorama exécuté en collaboration du regretté de Neuville.

Rezonville ! Ce fut le Chant du Cygne de l'armée du second Empire. La victoire sembla ce jour-là vouloir pour un instant

venir couronner nos drapeaux; mais malheureusement ce ne fut qu'un éclair fugitif de la fortune.

L'armée d'avant 1870 ne peut en rien être comparée à l'armée actuelle, ceci dit sans vouloir diminuer la valeur de nos jeunes troupes. Mais on peut aisément se figurer que tout devait nécessairement différer dans une armée, relativement peu nombreuse, composée d'hommes en faisant exclusivement leur métier, et une armée comme celle d'aujourd'hui où tout le monde est soldat et où le temps de service est forcément très réduit.

Entré aux lanciers de la Garde en 1864, c'est comme ancien soldat de la vieille armée que je veux essayer de faire revivre, par quelques souvenirs personnels, la physionomie de ces vieilles et belles troupes qui furent l'armée du second Empire et que la jeune génération n'a pas connues.

Qui, parmi mes contemporains, ne se souvient de ces soldats de la Garde impériale, qu'on rencontrait circulant dans Paris, et surtout aux abords de l'Ecole militaire? Leurs uniformes empruntés, suivant le désir de l'empereur Napoléon III, à ceux du premier Empire, mais qu'on avait dû moderniser, frappaient tous les regards. Les guides au gros kolback, le plumet se balançant fièrement; les grenadiers aux hauts bonnets à poil, avec l'habit à la française et le plastron blanc, les buffleteries croisées sur la poitrine; les voltigeurs avec le shako à glands, qui rappelait la Jeune Garde, et les cuirassiers aux grandes bottes torses, à la culotte de peau blanche et au casque à double crinière. C'était vraiment beau et imposant comme l'immortelle épopée dont ils semblaient ressusciter toute la gloire.

En 1856, on revit les dragons de l'Impératrice, les chasseurs à cheval de la Garde, formés avec le 4^e chasseurs d'Afrique, licencié après la guerre de Crimée. Leurs petits chevaux arabes, à longues queues balayant la poussière et presque toujours au galop, étaient gais comme le soleil de leur terre natale.

Les lanciers de la Garde, créés aussi à cette époque, avaient, en souvenir de la garde du roi Louis de Hollande, le père de l'Empereur, le kurka blanc à revers bleus et le schapska avec le plumet rouge en plumes de coq.

L'artillerie portait le costume riche et en même temps sévère qu'Edouard Detaille a si bien mis en valeur dans son magistral tableau : *En batterie*, paru au Salon de 1890.

Le régiment de gendarmerie à pied de la Garde, dont l'uniforme ne fut pas modifié jusqu'à la chute de l'Empire était superbe : habit bleu à la française, plastron rouge, bonnet à poil avec plumet rouge, buffleteries jaunes bordées de blanc croisées sur la poitrine, pantalon bleu gendarme.

A propos des Tuileries et du régiment de la gendarmerie de la Garde, je me trouvais escorter, avec mon peloton, le czar Alexandre II, le soir de la fête de nuit donnée au Palais le 11 juin 1867. L'empereur de Russie resta au bal jusqu'à quatre heures du matin. Sa voiture vint l'attendre à cette heure matinale sous le Pavillon de l'Horloge et, suivie de son peloton de lanciers, s'engagea, pour gagner l'Elysée, dans la grande avenue du jardin des Tuileries. Sous les beaux arbres séculaires était rangé, jusqu'à la grille du pont tournant, un bataillon du régiment de gendarmerie à pied de la Garde, sans fusils, la buffleterie jaune tranchant sur la grande capote noire, coiffé du haut bonnet à poil; tous les hommes immobiles et la main à la coif-

fure. Le jour commençait à poindre, et le peloton de lanciers en uniforme blanc, escortant au trot la voiture, jetait une note claire sur ce tableau sévère et vraiment imposant que complétait le bruit des tambours du poste de la grille, battant aux champs au moment où la voiture entra sur la place de la Concorde.

Rien n'était beau comme la garde montante, sortant de la grille de la cavalerie de l'Ecole militaire pour se rendre aux

Tuileries. Lorsque, par un beau soleil, cette colonne d'infanterie, précédée des sapeurs aux grands tabliers blancs et suivie de ses deux pelotons de cavalerie, celui de l'Empereur et celui du Prince Impérial, s'engageait dans l'avenue de la Motte-Piquet, la foule se pressait sur son passage et, ne pouvant se lasser d'admirer ces brillants uniformes, elle suivait les soldats jusqu'au Palais entraînée par ces pas redoublés exécutés par les tambours, les clairons, la musique et les fifres : chaque régiment d'infanterie de la Garde en comptait une vingtaine, composés d'enfants de troupe de quatorze à dix-huit ans. Ceux des grenadiers étaient charmants, avec leurs figures juvéniles, coiffés du bonnet à poil. Ils portaient un baudrier de buffle blanc, sur lequel était fixé l'étui du fife. Ils jouaient souvent, accompagnés par la musique, une marche où revenait le motif de la vieille chanson : *Grenadier, que tu m'affliges en m'apprenant ton départ*.

Et la remise du drapeau à la garde montante dans la cour des Tuileries! Ah! ceux qui, comme moi, ont assisté souvent à ce spectacle, ne l'oublieront jamais.

La troupe se formait en bataille face au Palais, la cavalerie à la gauche de l'infanterie. Lorsque onze heures sonnaient à la vieille horloge, un roulement de tous les tambours se faisait entendre et la voix de l'officier supérieur de garde commandait de porter puis de présenter les armes. Les factionnaires du pavillon central exécutaient le même mouvement, et alors apparaissait, sous le balcon, le drapeau de l'Alma et de Solferino; la soie en était toute noire et trouée par les balles russes et autrichiennes. Les tambours et les clairons faisaient retentir les murs du vieux palais de la belle batterie : *Au Drapeau*, et la musique jouait l'air de cette romance du premier Empire dont M. de Ségur avait composé les paroles et la reine Hortense la musique :

*Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur partout suivra vos pas;
Allez, volez au Temple de Mémoire,
Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.*

L'aigle allait se placer au centre de la ligne, et le colonel commandant le Palais, ou le général aide de camp de l'Empereur, de service, passait l'inspection.

Souvent le Prince Impérial, accompagné de l'Impératrice, se montrait à une des fenêtres et demandait qu'on fit faire devant lui quelques mouvements.

La garde se formait ensuite pour le défilé, et après ce dernier mouvement, se fractionnait pour aller occuper dans le Château les différents postes.

Le drapeau du régiment qui fournissait la garde était étendu sur les fusils formés en faisceaux devant le corps de garde, qui était situé au rez-de-chaussée, entre le Pavillon de l'Horloge et le Pavillon de Marsan.

La plus belle de toutes les revues, sous le second Empire,



fut celle passée à Longchamps, le 6 juin 1867, par l'empereur Napoléon III accompagné de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Ce fut l'épisode saillant de l'Exposition.

Toute la Garde impériale, et l'armée de Paris renforcée des garnisons environnantes, étaient massées sur l'hippodrome de Longchamps, sous le commandement supérieur du maréchal Canrobert. A deux heures précises, le canon du Mont-Valérien annonça l'entrée des souverains sur le terrain.

Jamais je n'oublierai le spectacle que présentait à ce moment le champ de course.

Des milliers de sabres et de baïonnettes étincelant au soleil, les uniformes coquets et variés de l'armée, les musiques jouant successivement l'air de la *Reine Hortense*, l'Hymne russe et le Chant national allemand, les acclamations de la foule agitant chapeaux, ombrelles et mouchoirs, et les deux Empereurs et le Roi, s'avancant au pas sur une même ligne, précédés d'un peloton de cent-gardes.

Derrière les Empereurs et le Roi se pressait un véritable escadron d'officiers généraux et d'aides de camp revêtus des uniformes de leurs nations.

On y voyait depuis les Circassiens, venus avec le czar, jusqu'aux chefs arabes couverts de leurs burnous et montant des chevaux barbes aux selles enrichies de pierreries.

Le défilé de l'infanterie fut magnifique; la présence de tous ces étrangers avait exalté l'amour-propre des troupes et le spectacle était vraiment superbe. Puis ce fut le tour de l'artillerie, et enfin de la cavalerie, au trot, à distances entières.

Après le défilé, la cavalerie se porta au galop sur les souverains et s'arrêta à quelques pas d'eux, présentant le sabre et poussant des cris frénétiques de : Vive l'Empereur !

« Il y eut, dit le général du Barrail dans ses si intéressants *Souvenirs*, une minute inoubliable dans laquelle acteurs et spectateurs conçurent l'idée d'une confiance inébranlable et d'une force irrésistible qui devait, trois années plus tard, encore vivante, expliquer notre enthousiasme, notre délire et nos illusions. »

L'armée du second Empire, au moment où elle eut à supporter le choc fatal et terrible de 1870, ne comprenait, sans compter la Garde, que cent régiments de ligne, vingt bataillons de chasseurs, quarante et un régiments de cavalerie, vingt d'artillerie et trois du génie. Comme je l'ai dit en commençant, elle ne ressemblait en rien à l'armée actuelle, qui manque de vieux sous-officiers et de vieux soldats. Il n'était pas rare autrefois dans les prises d'armes, de pouvoir faire encadrer le drapeau où l'étendard par deux sous-officiers décorés de la Légion d'honneur, et cela dans presque tous les régiments. Dans la Garde, la chose était facile, chaque régiment comptant plusieurs sous-officiers légionnaires. Quant à la médaille militaire, et aux médailles commémoratives de Crimée, d'Italie et du Mexique les hommes à trois chevrons en étaient presque tous décorés.

Les compagnies d'élite (grenadiers et voltigeurs) qui existèrent dans les régiments d'infanterie jusqu'en 1868, et que la fameuse brochure du général Trochu : *L'Armée française en 1867*, ne contribua pas peu à faire disparaître, avaient un cachet tout particulier et étaient peut-être un puissant moyen d'émulation.

L'uniforme de l'infanterie, sous le second Empire, ne subit qu'une modification importante, qui ne fut du reste que passagère. Vers 1861, la tunique courte et le pantalon large à plis arrêté à mi-jambe par une jambière en peau de mouton fauve furent ordonnancés.

Cette tenue, qui donnait à toute l'infanterie, les chasseurs à pied compris, un faux air de zouaves, ne dura que peu de temps et au moment où la guerre de 1870 éclata, l'infanterie avait, à quelques différences près, l'uniforme qu'elle porte encore aujourd'hui.

Dans la cavalerie, les couleurs distinctives subsistèrent presque jusqu'à la fin de l'Empire au moins pour les hussards.

Croit-on que cette variété dans le costume militaire n'ait pas sa raison d'être et son importance ? Etant donné l'esprit français qui est cocardier, qui aime le panache, nous nous prononçons pour l'affirmative.



L'émulation y trouve son compte et c'est un facteur important lorsqu'il s'agit de demander à des hommes l'esprit de sacrifice. On objectera aujourd'hui le nombre vraiment effrayant des régiments et la dépense que les uniformes entraîneraient. Nos voisins les Allemands ont une armée aussi nombreuse que la nôtre et ils ne négligent pas cette question des tenues. Ils ont conservé à leurs troupes des uniformes variés et brillants parce qu'ils en comprennent toute la valeur.

Où, du panache, et encore du panache, c'est un ancien soldat qui vous le dit, excusez sa franchise, il a la conviction d'être dans la note vraiment française. On ne fera, du reste croire à personne que les tenues brillantes de l'ancienne armée ont été la cause de notre défaite en 1870.

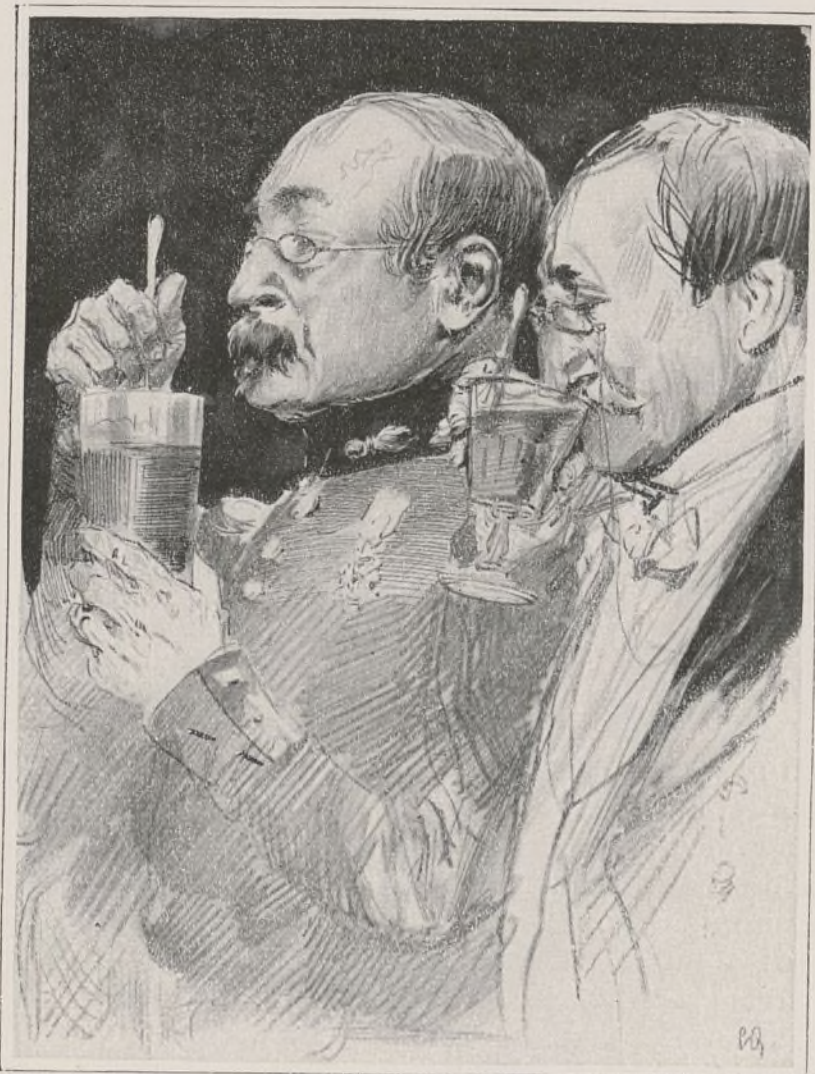
Qu'on me permette encore un souvenir à propos de l'esprit *cocardier*. Dans la nuit du 15 août 1870, la veille de Rezonville l'ordre arriva aux lanciers de la Garde d'avoir à se tenir prêts à escorter l'Empereur à la pointe du jour.

Je vois encore nos vieux soldats, oubliant leurs fatigues, et se mettant à nettoyer leurs équipements et leurs armes à la faible clarté de la lune, comme s'ils avaient dû le lendemain défilé la parade aux Tuileries. Ce fait n'est-il pas caractéristique du bel esprit de discipline de la vieille armée ? *L'astique*, on n'en veut plus aujourd'hui. *C'était bon dans le temps*, disent volontiers nos jeunes troupiers. Prenez-y garde, si on astiquait trop autrefois, on n'astique peut-être plus assez de nos jours.

Une troupe qui a soin de sa tenue est une bonne troupe et ses chefs peuvent compter sur elle en toute circonstance.

J'ajouterai quelques mots sur ce qu'on appelait alors la *petite guerre*.

Je vois encore ces régiments d'infanterie se ployant en colonnes serrées, puis se déployant en longues lignes. Ils formaient ensuite le carré et commençaient des feux de salves, suivis de feux à volonté. On *déchirait de la toile*, suivant l'expression populaire, et bientôt les pantalons rouges disparaissaient dans des nuages de fumée ; on ne connaissait pas alors la poudre qui n'en fait pas et les fusils silencieux.



La poudre parlait réellement et enivrait le soldat de son bruit et de son odeur guerrière. La cavalerie était parfois de la fête. Elle s'élançait au galop par escadrons sur les carrés de l'infanterie, en ayant soin de se dérober, par un mouvement rapide, de pelotons à droite et à gauche en approchant de la ligne de feu. Ce n'était évidemment qu'un simulacre d'attaque tenant un peu de ce qu'on appelle la fantasia, mais on était transporté et pour un peu on aurait battu des mains, surtout lorsque des hussards à la pelisse flottante passaient comme un ouragan, ou que les flammes de lance des lanciers s'agitaient au gré du vent.

Il y a loin de ces jeux guerriers, de ces petites guerres, comme on les appelait alors, aux grandes manœuvres d'aujourd'hui. Ces dernières ont une bien plus grande importance au point de vue de l'instruction des troupes, de leur entraînement, et sous ce rapport, un progrès très marqué, incontestable, a été réalisé. A l'époque dont nous parlons, on ne pensait, dans ces déploiements militaires, qu'à charmer les yeux des spectateurs qui garnissaient les talus entourant alors le Champ de Mars. Pourvu qu'on fit parler la poudre et reluire les baïonnettes, on se préoccupait peu du reste. Pour ces grands exercices à feu, les troupes étaient en grande tenue.

Les hommes faisaient alors sept ans de service, plusieurs

étaient rengagés et prenaient souvent leur retraite comme simples soldats, après vingt-cinq ans de présence sous les drapeaux.

Beaucoup de vieux soldats encadraient donc les recrues et contribuaient à former une armée, trop peu nombreuse, hélas ! mais admirable et d'une grande solidité.

On eut la preuve lorsqu'elle emporta d'assaut Sébastopol, après avoir supporté vaillamment les fatigues d'un des sièges, les plus longs et les plus meurtriers de l'histoire des guerres modernes. Oui, elle était belle cette armée de Crimée, aguerrie par les campagnes d'Afrique ! On la vit briller de nouveau de tout son éclat en 1859 dans les plaines de la Lombardie, aux champs de Magenta et de Solferino ! Elle ne devait succomber que onze ans plus tard, écrasée par les masses allemandes.

Ils sont trop ! disaient en 1814, nos soldats en tombant au pied des hauteurs de Montmartre. Ils sont trop ! répéteront en 1870 à Saint-Privat, les soldats de l'héroïque Canrobert, et le 1^{er} septembre sur le plateau de la Moncelle, ceux du général Lebrun.

Ecoutez ce dernier cri de l'armée du second Empire expirante, vous les jeunes qui maintenant êtes le nombre ; et que l'âme de la patrie mutilée, vous soutienne et vous garde !

MARCEL DE BAILLEHACHE.



L'ŒUVRE NAPOLEONIENNE



Un jour que Napoléon parcourait à grande allure les rues et le port de Boulogne, un enfant, pressé de le voir, se mit sur son chemin. L'Empereur arrêta son cheval court — si court que, vidant la selle, il se trouva étendu dans la boue, près de l'enfant.

« Sacré gamin, » fit-il. Et sans rien de plus, tout boueux, il remonta à cheval et continua son inspection.

Cet enfant a été le père de Detaille et si, avec un tel souvenir, le peintre militaire ne s'était point inquiété de Napoléon, en vérité, c'eût été de l'ingratitude.

Mais, à dire vrai, Detaille n'avait pas besoin pour l'y pousser de cette anecdote : par un courant naturel et forcé tout peintre d'histoire militaire qui a vécu depuis un siècle, a été contraint quelque jour, quelle qu'il ait pu être la répugnance de ses opi-

nions ou la défiance de ses forces, d'aborder l'unique figure héroïque, mystérieuse et poétique qui domine nos temps. Ailleurs, l'on peut trouver de la curiosité et de l'amusement ; l'on peut rendre des parties de vie vécue et donner du spectacle des choses vues une impression intéressante et dramatique ; ailleurs, l'on peut fournir des documents curieux, des anecdotes caractéristiques, mais le grand réservoir de force, le grand réservoir de gloire, — et en même temps de pittoresque, de caractère et d'intérêt, — c'est l'Épopée napoléonienne. Cela nous touche en toutes nos fibres ; cela fait vibrer tous nos sentiments ; cela remue toutes nos passions ; c'est la seule chose qui survive, qui émeuve des discussions, qui, hors du contingent, de l'individuel, de l'actuel, vaille qu'on polémique, qu'on attaque ou qu'on défende.

Et, dans l'Épopée, une figure dépasse toutes les autres, un personnage engendre tous les autres. Il y a Lui et, autour, des comparses. De ce siècle fini, dont il a occupé en tout quatorze années, il est le rayonnement, c'est son siècle et quoiqu'on dise, cela est acquis. Mais plus l'homme est grand, plus le spectacle de son œuvre militaire est intéressant et plus la pensée d'en rendre quelque épisode s'impose forcément à tout artiste, plus les difficultés sont nombreuses pour sortir de la banalité, atteindre à la hauteur des sujets, trouver la formule caractéristique des personnages — enfin, et c'est là le grand écueil, — donner de Napoléon même une représentation qui en même temps soit conforme à l'histoire et ne choque point la tradition légendaire.

Pour arriver à ce résultat, une première condition s'impose, condition *sine qua non*, qui, à la vérité, n'est aussi essentielle que depuis peu, mais qui, de plus en plus, avec le progrès des études, devient plus nécessaire : c'est l'exactitude historique des milieux. Il est certain que, même presque tout de suite après l'Empire, même du vivant de l'Empereur dans des tableaux commandés par lui, acceptés par le directeur général de ses musées, destinés par lui à devenir des documents historiques, on ne s'y attachait point. Il est des tableaux, très nombreux, où les fautes, les erreurs, les anachronismes abondent, où Napoléon, général de l'Armée d'Italie, est représenté tel que sous l'Empire, entouré d'un état-major de maréchaux, passant en revue des troupes de la Garde impériale, à moins que ce ne soient des troupes quelconques imaginées par l'artiste. Prendre ses renseignements sur les toiles illustres où David, Gros et Gérard ont immortalisé certains épisodes, mènerait aux conceptions historiques les plus fausses et donnerait des uniformes une idée complètement erronée. Ces artistes ne voyaient point le détail ; ils n'avaient point l'œil aux boutons et comme des chevaux, il en est, dans leurs œuvres, des costumes. Ils accompagnent la figure humaine, la dessinent ; l'encadrent, et s'ils font mal, s'ils ne se prêtent point à ce que l'artiste leur demande, on est quitte pour en changer la couleur ou la forme.

Le souci de l'exactitude historique est tout récent : l'on peut croire qu'il date — au moins en ce qui touche l'époque de l'Empire — de Meissonier : avant, Charlet voit et vit de chic. Horace Vernet se nourrit des vagues traditions que causent dans son atelier les demi-soldes ; Lami s'efforce avec quelque conscience, mais, malgré des trouvailles infiniment heureuses et un sentiment de l'uniforme qui le met à part, il ne pousse pas au point qu'il faudrait la recherche sur l'armée ancienne : il donne de ses contemporains la vision la plus exacte et il excelle à prêter leur élégance, leur grâce, leur caractère aux soldats de la Restauration et de la monarchie de Juillet, mais il redoute l'Empire ; il s'y applique moins et y réussit médiocrement.

Il est de Raffet des pages qui passent en grandeur épique tout ce que les artistes ont exécuté jusqu'ici : *La Retraite du bataillon sacré*, la *Charge des Lanciers*, et le poème entier du *Réveil* ; mais ce n'est point le souci du document, et le goût de l'exactitude qui l'ont occupé alors, comme il en a été dans les sujets contemporains du siège de Rome, dans les planches sur les armées de son temps et dans les portraits. Il a, dans des cadres d'ailleurs singulièrement étroits, où la quantité de personnages qu'il accumulait excluait la possibilité de noter précisément leurs tenues, donné l'âme de la masse, de la foule épique qu'il menait aux batailles. Et ainsi fut-il grand.

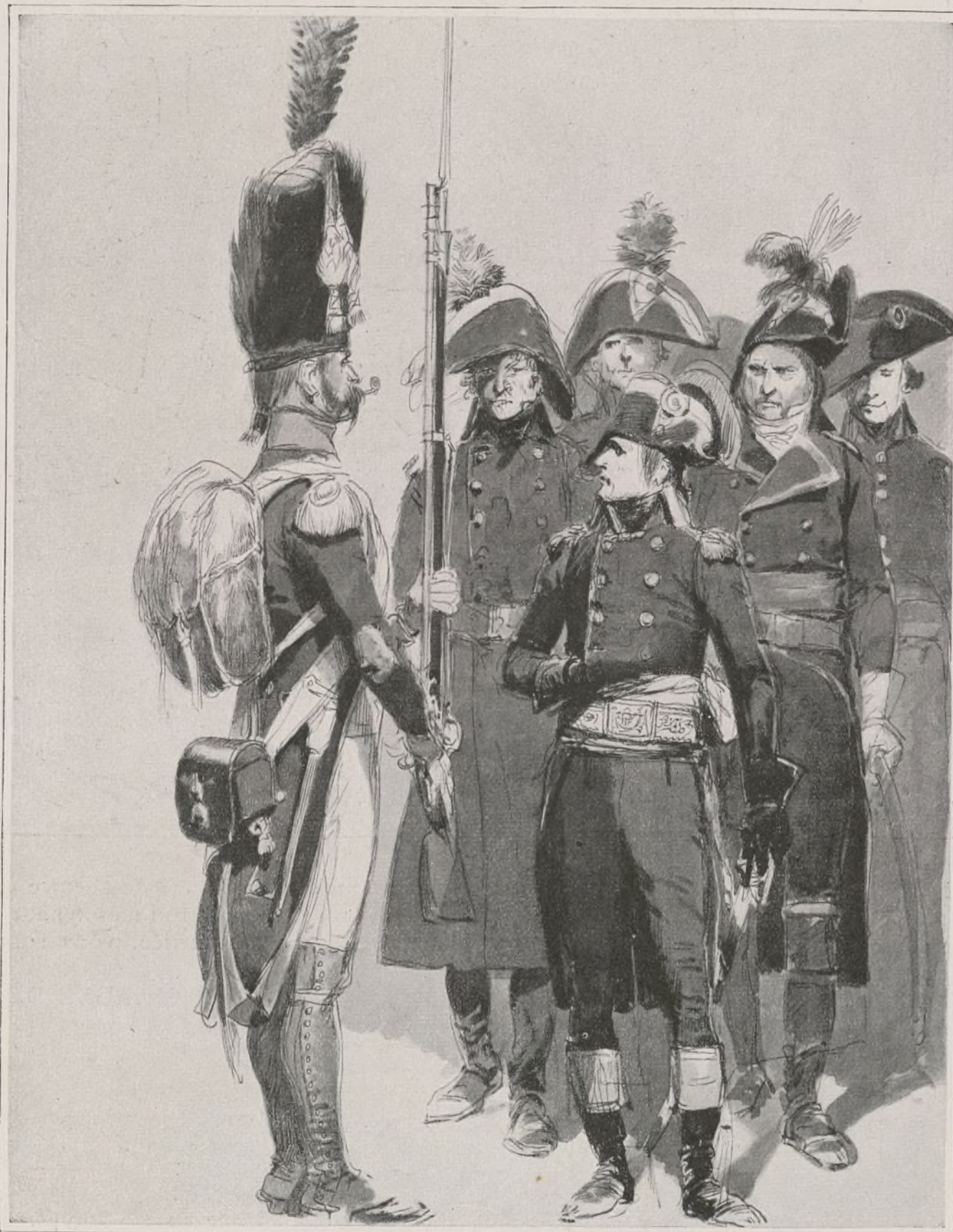
Mais supposez que Raffet au lieu de dessiner *La Retraite du bataillon sacré* sur une pierre de 20 centimètres, l'ait fait sur une toile de vingt mètres, alors les personnages de premier plan prendraient une importance capitale et il ne serait point possible de sauver le détail et de manquer de netteté. Ce n'est point que Raffet ne l'eût pu faire ; il savait infiniment ; néanmoins il se rencontre dans ses compositions de début où l'on peut inspecter les tenues, certaines défaillances qui font douter.

Bien sûr que si l'artiste ne donnait que cela, l'exactitude rigoureuse des uniformes, s'il se restreignait à n'être qu'une sorte de capitaine d'habillement, ayant des notions certaines sur la qualité du drap, la nuance des passepoils et la disposition des boutons, son œuvre n'aurait chance de succès que près de quelques amateurs classés, et ne présenterait même point l'intérêt qu'offre un document sommaire, incomplet, mais contemporain. Pourtant cette science ne serait point médiocre et si le champ en est limité, il ne serait pas moins singulièrement difficile à exploiter entièrement. De plus, il ne manquerait point d'une certaine philosophie où l'on pourrait s'étendre. Dans l'immense diversité des costumes militaires de l'Empire, dans les formes étonnantes adoptées pour les coiffures, dans les vives et tranchantes couleurs recherchées pour les tenues, dans le brillant, l'élégant, le doré, dans l'en-

veloppement des pelisses, dans le serré, l'étriqué de certains vêtements, il y a mieux à prendre et à retenir qu'un amusant spectacle, un vif kaléidoscope, un défilé de bizarreries. Chaque chose a sa raison, chaque couleur a son histoire, chaque bouton même a son utilité, ou rappelle une fonction ancienne et abolie. La description historique d'un tel uniforme, en disant l'origine et l'objet de chacun des détails qui le composent, se trouverait former à soi seul comme une histoire de l'armement ; l'ensemble de ces descriptions ferait l'histoire de l'armée, et par là donnerait la meilleure part de l'histoire de France. Pour atteindre à une telle science, il faudrait, non pas seulement des recherches infinies et un esprit de critique remarquable, mais des connaissances générales qui manquent par malheur à la plupart de ceux qui s'y livrent et qui, capables peut-être de collectionner des faits, sont impuissants à les généraliser et à en tirer des conséquences.

Pour un peintre qui veut représenter l'Épopée, il n'est guère discutable que c'est ici une connaissance fondamentale : elle fournit le milieu, à un point de vue spécial sans doute, mais indispensable. Des hommes de grand talent se sont imaginé récemment, devant le courant historique nouveau, qu'ils pouvaient faire cela comme autre chose, qu'il leur suffisait d'être des peintres, et qu'une telle époque à représenter n'était point plus compliquée qu'une autre. Qu'est-il arrivé ? Que non point les spécialistes, mais le public entier, dont l'éducation s'est faite, qui a dans l'œil de certaines formes et de certains aspects, qui presque entier a passé par l'armée et y a pris le goût des choses de l'armée, n'a vu que les barbarismes d'uniformes et s'est refusé à reconnaître les qualités d'art, les virtuosités de peinture et les efforts de composition.

Sur ce point, Edouard Detaille est passé maître ou plutôt il est le maître. Élevé à bonne école, il a puisé dans la société intime de Meissonier le goût — et, dirai-je, la probité — de l'exactitude. Meissonier avait, sur lui, cette sorte d'avantage, d'avoir pu recevoir encore de certains témoins des traditions intéressantes, mais combien cette source d'informations est vague, peu sérieuse, souvent erronée ! Comme elle expose, si l'on s'y tient, à des déceptions le jour où sérieusement, sincèrement l'on remonte aux sources et où l'on prétend vérifier les faits ! Detaille de plus a une supériorité, en ce qu'il n'a pour



ainsi dire, depuis trente ans, peint que des soldats et que, dès 1870, — il y a vingt-neuf ans — il exposait son premier tableau de l'Épopée : *La Charge des gardes d'honneur*. Depuis lors, bien que par un formidable travail, il ait, de 1871 à 1880, produit sur la guerre franco-allemande, une quantité énorme de tableaux et d'aquarelles, il n'a point passé un jour sans étudier, rechercher, apprendre l'Armée de Napoléon.

De temps en temps, il marquait par un tableau quelle marche il comptait suivre et quel but il se proposerait : jalon planté qu'on relève à présent avec un intérêt singulier. Lorsqu'il entreprit cette admirable *Armée française* où il a fait preuve d'une science incomparable, et où en même temps, il a su donner à ses compositions une telle puissance, une telle intensité de vie, un tel caractère que chaque époque y revittour à tour et que, de 1789 à nos jours, l'artiste n'a point laissé une lacune dans l'expression des soldats aux diverses périodes, il était prêt — sur l'Empire comme sur le reste — mais, si, ailleurs, il avait tourni des physionomies une notion pleine, s'il avait rendu les silhouettes et l'âme des êtres avec une justesse telle qu'on eût dit un contemporain, c'était dans les compositions ayant trait à l'histoire de Napoléon qu'il s'était élevé le plus haut,

qu'il s'était le mieux montré et prouvé un maître. Cela est tout simple : tout artiste convaincu, qui, en quelque branche d'art que ce soit, aborde, après une préparation qui le rend maître de ses outils, l'Épopée impériale, qui essaie d'en traduire un épisode ou d'en noter un moment, est entraîné à la suite, grandit avec son sujet et, pour se mettre simplement au niveau, s'oblige à un plus généreux effort. Et là apparaissait plus nettement encore cette utilité, cette nécessité même de la précision dans le détail. Rien ne faisait tâche et tout était d'ensemble. A soi seul, le costume des êtres, modifiant leur port, diversifiant leur allure, imposait qu'ils fussent de ce temps, non d'un autre; il suffisait à rendre contemporain le spectateur et non seulement à préciser le milieu, mais à le restituer.

Jusqu'où M. Detaille est descendu en cette étude, avec quel esprit minutieux il s'y est attaché, à quelle science il a atteint, on ne peut le juger que dans la série d'aquarelles dont les reproductions ont été exécutées pour la société *La Sabretache* et qui font seules de son *Carnet*, un livre singulièrement précieux. La suite des planches en couleurs parues dans ce recueil depuis 1895 constitue la contribution la plus importante qu'on ait apportée à l'histoire graphique de la Garde consulaire et de la Garde impériale et si déjà, des *Cavaliers de Napoléon*, le public avait pris cette impression justifiée que jamais peintre n'a aussi bien que M. Detaille saisi et rendu le caractère des soldats de l'Empire, ici l'agrément de la couleur, faisant valoir mieux encore la justesse du détail, accentuant la physionomie des êtres, donnant la saveur exquise de l'original, ferait à ces planches, si jamais elles étaient publiées hors du *Carnet*, un immense succès populaire.

Depuis 1891, l'on peut dire que M. Detaille n'a peint que l'Empire et une rapide énumération de ses œuvres rend ce fait indiscutable. En 1891, sauf le portrait du général Appert, souvenir de reconnaissance du ci-devant mobile de la Seine à son ancien chef, sauf une charmante aquarelle des *Lanciers de Nemours*, tout est

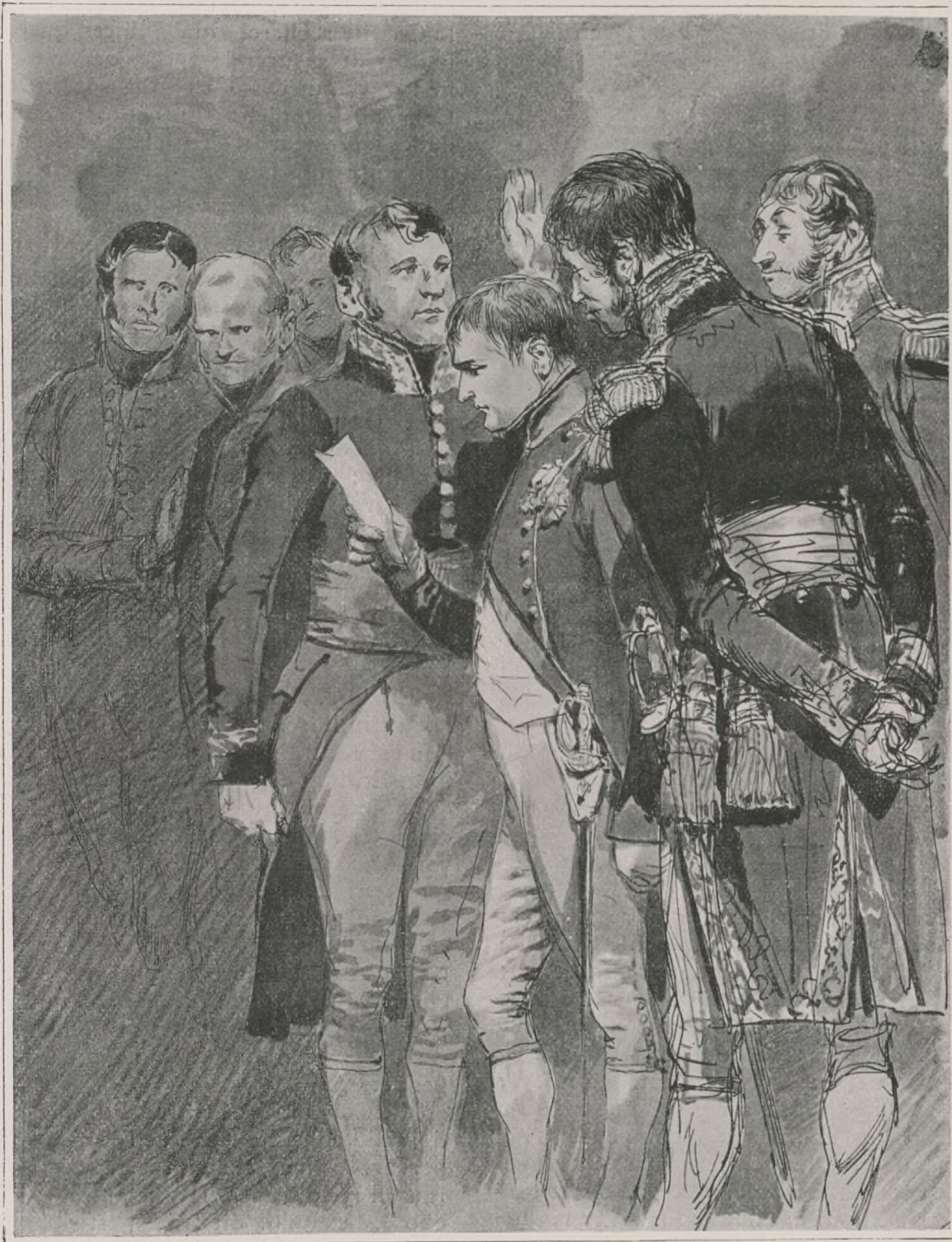
soldats de l'Empire et c'est un beau début que ce *VIVE L'EMPEREUR!* si plein de glorieuse fougue, si emporté par le démon de la guerre, et où, dans un ouragan de chevaux, passe l'âme même de l'armée de 1806, — celle-là, à qui suffisait un régiment de hussards pour faire capituler les villes fortes et qui dans

cette grande randonnée que menait Murat du Rhin au Weser semble se précipiter à l'hallali. De cette même année la *Charge du 4^e Hussards*, première pensée du *Vive l'Empereur!* le 1^{er} hussards en tirailleurs; la belle aquarelle, *Officier du 7^e cuirassiers*. En 1892, après ces charmants tableaux : *Petit poste de dragons*, *A l'armée des côtes de l'Océan*, *Reconnaissance sous bois*, *Etat-major d'une division de grosse cavalerie*, cette page mémorable *Sortie de la garnison d'Huningue*, qu'a popularisée la gravure et qui a trouvé place au musée du Luxembourg près du *Rêve*. C'est là, il semble, une vieille dette que Detaille acquittait; car, dès longtemps, peut-être une vingtaine d'années il avait promis de coopérer à la décoration de l'Hôtel de Ville de Belfort et, dans cette décoration, devait figurer la *Sortie de la garnison d'Huningue*, mais Detaille avait toujours ajourné l'exécution, il ne se sentait pas prêt, ne trouvait point son outil en main. Où d'autres se seraient contentés à juste titre,

lui, se rendait sévère pour lui-même à proportion que croissaient ses succès et que lui venait la faveur du public. Ce ne fut que lorsqu'il se fut préparé par de longues et patientes études qu'il aborda l'épisode où il prétendait synthétiser l'énergie de la Résistance et symboliser ce que peut, avec du courage et de la discipline le petit nombre en face du grand.

De l'année 1893 : *Sur la Grève*, *Aux bords du Niémen*, *Régiment de dragons franchissant la frontière*, *La prise de l'Étendard*, *3^e Régiment des gardes d'honneur*, *Chasseurs à cheval*, *Charge de dragons de l'Impératrice*, *Cheval-légers polonais*, *Grenadiers de la Garde impériale*, *Route d'Allemagne*, *Dragons de la division Nansouty*. De 1894 : *Le départ du cantonnement*, *l'Etat-major d'une brigade de cuirassiers*, *Halte de cavalerie légère*, *l'Arrivée au gîte*, *Officier de cuirassiers enlevant un étendard*. C'est ainsi que, en trois ans, il a pu faire défiler devant nos yeux tous les uniformes de la cavalerie, toutes les tenues même les moins usitées, toutes les physionomies depuis celles des grognards, vétérans d'Italie et d'Égypte, jusqu'à celles des jeunes gentilshommes frais sortis de leurs châteaux pour entrer aux Gendarmes d'ordonnance et aux Gardes d'honneur, tous les types de cette armée où affluait l'Europe. Ce sont des cavaliers pourtant presque uniquement — et c'est ici un regret qu'il faut exprimer — car si l'on sait une ou deux aquarelles de la Garde consulaire, quel champ immense aurait offert au peintre, cette admirable infanterie si diverse en ses costumes, si pareille en son âme, qui, au pas relevé, entra dans toutes les capitales et parcourut l'Europe comme son jardin! Mais, il y avait bien quelque espoir que M. Detaille la prit à son tour, car si, deux ou trois fois, il s'était attaqué au second empire, ou s'il avait interrompu son œuvre nationale pour fournir le spectacle de personnages et d'événements contemporains, il semblait que par la force même des choses, il dût être de plus en plus ramené à continuer une œuvre qui assure son illustration et qui établirait sa gloire.

X. 11





ILLUSTRÉ

lons. donc! Ce n'est point ainsi que se créent les courants. Il faut la masse, et il faut que, à cette masse, l'idée entre par les yeux. Lorsqu'il y a bientôt dix ans, à l'Exposition de 1889, du centenaire de la Révolution, on décida qu'il y aurait une exposition rétrospective des armées de terre et de mer, un comité fut nommé, dont avec des généraux, des officiers, quelques collectionneurs, Meissonier et Detaille firent partie. Lorsque le Comité rechercha quels objets, quels souvenirs, quels tableaux pouvaient assurer le succès de l'œuvre dont il était chargé, il ne trouva que des objets, des souvenirs, des tableaux d'Empire. Cela était simple, naturel et forcé et n'étonna que quelques-uns de ces grognards d'antichambre, vieilliss au feu des bureaux, qui y ont appris l'histoire militaire par les huissiers des ministres. Ils avaient cru faire de la curiosité, du passepoil, du bouton de guêtre. Ils avaient coopéré à une apothéose. C'est ainsi, l'Histoire. Vainement, durant soixante ans, on s'essaye à la fausser; vainement, les gouvernements s'y emploient; vainement, les poètes, les pamphlétaires, les politiques, s'y adonnent; vainement, ceux-ci croient la tourner à leur profit, ceux-là à la honte de leurs ennemis. Un jour, par hasard, on imagine d'en assembler pour quelque occasion les marques subsistantes et les souvenirs demeurés; on construit un palais, on dispose des salles: celle-ci de telle date à telle date, dix ans; puis cette autre, cette autre, et ainsi pour un siècle. On bat le rappel; on écrit aux collectionneurs, on sollicite les familles. Dix, cent, mille caisses arrivent et, qu'en sort-il? Quinze ans de l'histoire de France, le Consulat et l'Empire. Le reste qu'est-ce? Peut-on mettre le Trocadéro près de Somo-Sierra et la Morée en pendant à l'Égypte? Une salle suffira pour les souvenirs d'Algérie, puis viendront les guerres du second Empire, Crimée, Italie, Mexique, c'est tout.

Et alors, d'espace en espace, de salle en salle, l'Empire gagne le terrain libre. Lui seul garnit les vitrines, tapisse les murs, et l'on est contraint d'arrêter le flot, car il emplirait, il couvrirait tout. Et, les portes ouvertes, quelques soldats se risquent, puis des bourgeois, puis une foule, une foule ininterrompue durant cinq mois, qui constamment se renouvelle, monte les étages, traverse les salles, regarde, emplit ses yeux, une de ces foules qui semblent de rêve, point bruyante, point parlante, uniquement occupée de sa pensée; une foule au continuel piétinement, au continuel passage, à la continuelle attention, une foule qui, tous les jours, dès la première heure, se retrouve pareille quoique composée d'éléments différents et qui, jusqu'à la fermeture des portes, toujours égale en profondeur, va d'un mouvement qui semble mécanique, comme un fleuve.

Le Consul, dès l'entrée. Puis, de salle en salle, rien que l'Empereur, ses maréchaux, ses généraux, ses soldats... Il y a autre chose, à ce qu'on dit; des particulières exhibitions de quelques Godillots qu'ont recrutés les capitaines d'habillement et qui simulent les contemporains. Il y a des Restaurés et il y a des Philippistes, mais nul n'en a cure et, si cela est, c'est comme si cela n'était pas.

Qui donc a apporté cette magnifique tapisserie du Bonaparte au champ de bataille de Marengo qui planant sur le vestibule proclame le Génie du lieu? Qui s'est employé comme un manœuvre pour classer, pour disposer, pour présenter ces trésors, sortis des familles ou prêtés par les musées de province? Qui a réalisé cette œuvre de reconstitution que, durant vingt années un gouvernement qui n'existait que par le nom de Napoléon s'est refusé non pas à accomplir, mais même à laisser tenter? Il faut le dire: c'est Meissonier et à côté de lui, avec ce bel entrain de jeunesse qu'il aura toujours, c'est M. Edouard Detaille.

Savait-il exactement où il allait? Se rendait-il un compte formel du périmètre que ferait sauter la mine qu'il chargeait? Au début, n'avait-il pas été séduit surtout par l'amusement des belles armes, des jolis uniformes dont il est si curieux? N'avait-il



Sans doute, celui qui écrit ces lignes peut paraître suspect: on l'accuse de s'être laissé hypnotiser par une seule figure de l'Histoire, mais il doit lui être permis d'expliquer sa pensée.

En peignant tout de suite après la guerre des épisodes vécus de combats honorables où certes n'a manqué ni le grandiose, ni l'héroïque, mais où hélas! a toujours manqué la victoire, M. Detaille a contribué plus que tous autres à relever la nation et à lui inspirer courage. Il a rempli là une mission vraiment supérieure et la popularité l'en a récompensé. Il a déployé pour ce faire, des qualités de premier ordre, n'a reculé devant aucune vérité, a le premier formulé, avec une clarté singulièrement courageuse, des affirmations dont, vingt-six ans plus tard, la multitude s'est emparée. Il a été un justicier, il a été un patriote, il a mis au service de ses idées un talent d'une maturité exceptionnelle, une vision d'une justesse absolue, une puissance d'impression d'autant plus active qu'elle paraît se réserver d'avantage et que, jamais, même dans le dramatique, elle n'aboutit au théâtral. De là, de cette œuvre considérable et qui suffirait à la gloire d'une vie entière, M. Detaille a été salué l'un des deux peintres nationaux; nul ne lui a contesté ce titre et sans nul doute, c'est la récompense qui seule lui a été chère.

Mais, à présent que par une suite d'événements où il semble que M. Detaille n'a été indifférent ni étranger — car, le premier en France, il a popularisé l'armée russe, et, dès 1884, par son séjour au camp de Krasnoï-Selo, par les neuf aquarelles qu'il a exécutées pour l'Empereur de Russie, il a été institué l'ambassadeur de l'Art français près de sa personne, l'ambassadeur d'un art qui, ne traitant que de l'Armée, avait bien en soi du militaire et semblait bien emporter avec la toile et les pinceaux quelques canons, sabres, lances et fusils; — à présent, ce n'est point vers les défaites qu'il faut porter l'attention et fixer l'âme de la nation et de l'armée, c'est aux victoires qu'il faut hausser leur courage. Il faut, sans jactance inutile, sans forfanterie, mais sans humilité, montrer ce que nous fûmes et, par là, présager ce que nous pouvons être. Pour une telle tâche, il est un instituteur naturel, un instituteur obligé, celui qui a mené la France au plus haut degré de gloire qu'elle ait jamais atteint, celui qui demeure, comme on l'a dit récemment, « le Professeur d'énergie ».

Ce grand courant de relèvement national par « le professeur d'énergie », ce courant qui ne s'est déterminé que lorsque, au milieu des partis politiques abolis, l'Empereur a pu se dresser comme le vivant soldat de la Patrie, lorsque, dégagé des luttes et des intrigues où l'on tentait de compromettre son nom, il n'a plus été que l'incarnation définitive de la gloire nationale, ce courant qui porte les uns et où d'autres jettent vainement leur mercantile bagage, qui donc en a été l'initiateur? On prétend les Mémoires, Marbot, quelque autre, de la littérature... Al-

point d'abord vu là une occasion de découvrir des nouveautés, d'apprendre des détails et de mieux encore s'imaginer les êtres? Peut-être. Mais comme son esprit est logique et qu'il va en actes jusqu'au bout des raisonnements, une fois les éléments assemblés, M. Detaille en tira lui-même la conclusion. Il eut cet honneur avant que le sentiment populaire se rencontrât avec le sien et s'il ne revendique point d'avoir été l'initiateur de ce grand mouvement, il est juste et nécessaire de le revendiquer pour lui.

Plus tard, d'autres éléments s'y sont adjoints, des efforts parallèles se sont prononcés, et plus qu'aucun autre M. Detaille s'est mêlé au courant qu'il avait provoqué, puisque de là date réellement la période de ses études napoléoniennes. Hors de tout esprit de parti, uniquement pour glorifier l'armée nationale, uniquement pour en rendre un compte exact et en donner une représentation précise, M. Detaille a fait un immense effort dont on a rendu compte. Mais, parallèlement, il a accompli une autre œuvre qui n'est point indifférente.

A la suite de l'Exposition de 1889, il a, avec Meissonier, fondé pour l'étude des questions militaires rétrospectives, une société qui, des plus modestes à son origine, comprenant au plus vingt membres, amateurs ou soldats, a depuis lors parcouru un si beau chemin que, recrutée dans l'armée entière, ayant pour adhérents la plupart de ses grands chefs et un nombre infini d'officiers d'avenir, ouvrant ses rangs à quiconque dans la littérature et l'art, aime l'armée et se consacre à en raconter l'histoire, elle est parvenue non seulement à publier régulièrement des documents et des planches d'un haut intérêt, mais, grâce à l'appui d'un ministre de la guerre, qui a su rendre justice à son idée maîtresse, à réaliser l'institution d'un *Musée de l'Armée*. Cette société: *La Sabretache*, dont M. Detaille est devenu le président après la mort de Meissonier, groupe les efforts dispersés et leur donne un lien; elle doit fournir aux débutants une méthode de travail, des conseils et des directions nécessaires; elle met en rapports les militaires, les artistes, les écrivains et les collectionneurs, et elle a déjà pu rendre, quoique toute nouvelle encore, de signalés services. L'on ne saurait croire ce qui en est déjà sorti et ce n'est rien encore près de ce qu'elle pourra produire, sous une direction aussi intelligente que celle de son président. Elle saura de tous les coins de France, où elle a des correspondants naturels, faire sortir les papiers, retrouver les manuscrits ignorés, mettre au grand jour de l'histoire, les souvenirs inédits des témoins de l'Épopée; apporter, par des dons généreux son concours au musée qu'elle a si puissamment contribué à former; elle saura faire aimer l'armée en la faisant connaître et porter à la Grande Muette avec le continuel tribut de sa filiale admiration, le seul hommage qui soit digne d'elle, la perpétuation des actes de ses devanciers.

Pour ceux qui ont suivi ses efforts depuis le premier jour, M. Detaille a été l'âme et la vie de cette société qu'il a fondée; seul, par des sacrifices de tous genres, il en a assuré le recrutement; seul, par des démarches qui coûtaient infiniment à sa nature, il est parvenu à démontrer la nécessité de créer ce musée dont toutes les nations d'Europe ont le similaire et qui manquait à la France.

Mais, en ce musée, si l'on peut accumuler les souvenirs les plus précieux des soldats de l'Épopée; si l'on peut, grâce aux aquarelles, aux dessins, aux gravures exécutées d'après les tableaux de M. Detaille, prendre une idée claire et précise des compagnons de l'Empereur, celui-ci seul sera absent et on ne le verra point. Peut-être quelques collectionneurs essaieront-ils de diminuer cette lacune en offrant les portraits ou les bustes qu'ils ont rassemblés; mais, au risque de paraître soutenir un paradoxe, il est démontré, par la simple inspection des documents, que les images contemporaines, sans doute très intéressantes à consulter, ne donnent pas plus une figuration exacte de Napoléon qu'elles ne fournissent une représentation correcte et vivante de ses soldats. Pour ceux-ci, l'amateur le moins expérimenté ne saurait s'y tromper: entre une gravure de Martinet et une gravure d'après Detaille, c'est celle-ci seule qui donne la vérité de la vie, qui fournit le détail, qui est conforme au type; et si, au lieu de Martinet, qui était un ouvrier et qui employait des ouvriers, on prend des artistes, même de grands artistes contemporains ou presque (Lejeune excepté), le fait apparaît encore bien plus évident. Non seulement M. Detaille met en tout ce qu'il fait une perfection incomparable, un dessin sans reproche, une animation qui transporte dans le milieu, un goût dont il est impossible de noter une défaillance, mais il y porte une science



raisonnée, qui s'éclaire des documents de toute espèce, qui les synthétise et en exprime l'essence.

Or pour Napoléon, c'est bien plus fort. Nul n'a été peint, dessiné, gravé, sculpté plus souvent que lui; c'est par milliers que l'on compte les représentations contemporaines de son visage, mais si, à des moments, il s'en trouve une par hasard qui fournit un trait de nature; s'il est possible, en rapprochant, en comparant

les estampes, de prendre une idée approchée de sa figure; si dans les portraits qu'on peut appeler *surpris*, crayonnés en quelque endroit où il s'est montré publiquement — chapelle ou théâtre, — on peut distinguer une indication utile, parfois même recevoir une notion de sa physionomie; c'est là une étude réservée à quelques rares amateurs et que le public ne saurait tenter. Les portraits de commande sont tous volontairement faux; ils ont été faits de chic et sans qu'il ait posé; ils ont eu pour objet principal, presque unique, de fournir un type dynastique, non une représentation réelle. Napoléon avait à ce sujet ses idées: il prétendait que la ressemblance importait peu pourvu que par des traits généraux les images rappelassent sa figure; que, ce qu'il fallait d'abord, c'est que l'on donnât du fondateur et du chef de la dynastie une image grandiose, sérieuse et noble. De là, à partir de l'Empire, de l'époque franchement officielle de sa vie, où l'on ne trouve presque de lui que des portraits officiels, une difficulté singulière à suivre la transformation de sa physionomie. Il est, légendairement, traditionnellement, quatre types acceptés, reconnus, populaires, dont il est difficile de s'écarter et qui vont par paire, si l'on peut dire: ainsi, peut-on suivre de quelle façon le type admis pour le *Général* se fond en celui du *Consul*; de même de celui de l'*Empereur* à celui de l'*Exilé*. Mais du *Consul* à l'*Empereur*, à l'*Empereur* tel que, tout de suite après Floréal An XII, le présentent les officieux, il serait absolument impossible d'imaginer la transformation si quelques indications émanant d'étrangers ne servaient de points de repère. Nécessairement, les portraits vrais, les portraits auxquels il faut croire, les portraits sincères, ceux qui donnent un accent de nature, sont ceux du Consulat, et pourtant, il est presque impossible d'imaginer que la tête du *Consul* et celle de l'*Empereur* aient porté sur les mêmes épaules. La construction, pourtant, est certes restée identique, et c'est seulement le plus ou moins d'empâtement qui fait errer sur la forme des traits. Donc, si l'on suit cette progression avec rigueur, l'on doit fournir la clef de cette transformation qui, d'ailleurs, s'est présentée identique chez la plupart des

membres de la famille. Ils éprouvent, vers la quarantaine, une sorte d'engraissement, une bouffissure qui modifie profondément leur physionomie et qui la rapproche de la physionomie grasse du chef de leur Maison. Mais cet enforçissement n'est point immédiat, et sans rompre, par esprit de curiosité et par recherche du neuf, avec certaines formules traditionnelles, mais en rattachant les représentations qu'on donnerait de l'Empereur aux quatre types selon lesquels on est habitué à se le figurer, n'est-il point possible d'indiquer les transitions qui se produisent et ne semble-t-il point d'un intérêt décisif de suivre des modifications physiques qui ont eu, sans nul doute, une action si directe sur les plus grands événements du siècle ?

Et si, en s'attachant d'abord à ce visage, en rendant son expression véritable, en retrouvant les traits nécessaires, en lui restituant la couleur des yeux qui l'éclairaient, en lui prêtant les impressions qui y apparaissaient si mobiles, la colère, la sévérité, la gravité, mais aussi le sourire, « ce sourire auquel nul ne résista et qui lui fit autant de conquêtes que ses armes », on s'efforce, au contraire des portraits officiels, presque toujours en buste parce que Napoléon était petit et qu'il ne voulait point qu'on accusât son défaut de taille, de montrer l'allure et l'habitude du corps sous les vêtements familiers, n'aura-t-on point encore rendu un immense service à l'histoire. Car, il faut le dire, même dans les portraits en pied et dans les portraits équestres contemporains, il est impossible de trouver rien de ce que nous aimerions voir, de ce qu'il nous importe de connaître, le Napoléon qui va, qui chemine, qui galope, qui s'arrête, qui mange, qui examine, le Napoléon de tous les jours, aussi bien celui de la veille d'Arcole que celui du lendemain de Marengo, non le dieu, mais l'homme. Les gestes de théâtre que lui prêtent les amoureux de l'antique, les attitudes nobles, les chevaux cabrés sur des rochers, tout le convenu, tout le poncif, tout l'académique, que nous importe ! Nous donnerions tout cela, quelle qu'en soit la valeur d'art, pour une suite de photographies instantanées.

M. Detaille peut bien mieux. Ce qui manquera toujours à l'instantané mécanique, qui ne pourra jamais présenter qu'un temps d'arrêt de la vie, il le possède : l'art suprême de synthétiser la vie. Où la machine saisit un mouvement incomplet, inachevé, *en train*, il sait, lui, fournir du mouvement l'expression intégrale ; de même, de la grimace des êtres dans l'expression d'un sentiment ; de même du groupement nécessaire et du balancement des personnages, de même des paysages et des milieux, de même de tout ce qui est l'art, par rapport à un procédé qui, quelque perfection qu'il atteigne jamais, pourra rendre peut-être la réalité des êtres, mais n'exprimera jamais leur caractère.

Qu'est-ce donc qui arrête ou qui interrompt M. Detaille ? Qu'est-ce qui l'empêche, après avoir fermé un premier cycle, de parcourir entièrement celui qu'il s'est ouvert et où déjà il a acquis tant de gloire ?

Pourquoi, après nous avoir montré les compagnons de Napo-

lémon, paraît-il hésiter à nous donner le Général, le Consul, l'Empereur qu'il nous doit, dont la représentation importe à l'histoire, à l'armée, à la patrie ? Dans ces tableaux d'épisode : *l'Empereur au bivouac* (1893) et *Napoléon I^{er}* (1894), il a trop bien réussi à montrer l'Empereur ; dans le *Bonaparte en Italie* (1889), il nous a trop bien montré le général pour que nous puissions renoncer à le recevoir de lui tout entier, tel que, avec sa persévérance, son talent, sa connaissance des êtres, sa supériorité de revivification historique, il est capable de le représenter.

Certes, les croquis qu'on publie ici pour la première fois et qu'on a pris au milieu de milliers d'autres, montrent bien à quel point la glorieuse image hante constamment l'imagination du maître, comme elle se place naturellement sous sa plume et combien son effort tend sans cesse à la perfection, mais ils prouvent mieux encore comme il aurait tort d'hésiter à l'aborder et comme il est préparé pour y réussir.

La formule qu'il peut dégager et que seul, par ses études antérieures, par l'immense talent qu'il a développé, par la faculté qu'il a de faire vivre les êtres, il est capable d'établir, deviendra la formule définitive — la formule vraie, substituée à des for-

mules erronées, incomplètes ou légendaires. On ne saurait sans doute empêcher la tourbe des imitateurs de continuer à défigurer l'Empereur, à lui prêter, sous prétexte d'héroïsme et sous prétention d'exactitude, des geste de cabotin ou un visage de caricature. Mais au moins ces gens trouveront-ils un modèle achevé pour leur besogne de démarquage. Comme d'autres, ailleurs, ils diront sans doute alors, ou ils feront dire que les premiers ils ont apporté la lumière et trouvé la vérité. Il y a, il y aura toujours des plagiaires ; mais c'est assez pour la satisfaction de l'artiste ou de l'écrivain d'avoir établi les faits ou créé les types de telle façon qu'ensuite il soit impossible de s'en écarter. Puis la justice vient ou non.

Mais M. Detaille n'a point à craindre ces ignominies : il est de ceux qui s'emparent des sujets qu'ils traitent, y mettent leur marque indélébile et, en leur prêtant une réalité que leur fournit leur imagination, portent à les rendre une habileté de métier qui ne saurait être imitée. Il dépend

de lui d'attacher définitivement son nom à celui de Napoléon, de faire en sorte qu'on ne se représente plus l'Empereur que tel qu'il l'aura figuré ; il dépend de lui de traverser les âges à cette suite, et comme il est bien probable que des siècles et quantité de siècles passeront avant qu'il surgisse un tel exemplaire d'humanité ; comme ce n'est pas en un pays, chez une nation, mais dans tous les continents et chez tous les peuples que la gloire de ce nom s'est étendue, qu'elle ne fera que grandir et faire des prosélytes, qu'elle s'établira comme une sorte de religion universelle qui aura des sectes diverses mais une foi commune, il peut, pourvu qu'il le veuille, lier son œuvre à cette immortalité qui l'entraînera avec elle. Cela n'est-il pas un beau rêve et qui mérite d'être réalisé ?

FREDERIC MASSON.

